

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNEE, No 366.—SAMEDI, 9 MAI 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



PAUL DESSELI

PARIS. — L'ORDRE RUSSE DE ST ANDRÉ CONFÉRÉ A M. CARNOT, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 9 MAI 1891

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Bibliographie, par E. Z. Massicotte.—Une révolte dans l'Inde.—Grand pèlerinage.—Notes et impressions.—Poésie : Rose : J. de Lorde.—Qui a découvert le Nouveau-Monde, Dr Eugène Dick.—Les écrivains de toutes les littératures : Paul Lacroix.—Propos du docteur.—Poésie : Le bouquet, J. B. Chatrian.—Tendresse maternelle John L. Brennan.—Nos primes : Liste des numéros gagnants.—Carnet de la cuisinière.—Cueillettes et gîanures, Jules Saint-Elme.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite), par George Pradel.

GRAVURES : L'ordre de la République Française.—Portrait de M. Paul Lacroix.—Beaux-Arts : Promenade du matin.—Beaux-Arts : A l'église.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

A NOS LECTEURS

Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons fait préparer les titres et table-index du volume septième du MONDE ILLUSTRÉ. Ils sont maintenant à la disposition de ceux de nos lecteurs qui en feront la demande. Pour nos abonnés de Montréal, on les prie de passer, s'ils le désirent, prendre ces feuilles à nos bureaux.



ENCORE un poète que je vais critiquer !

Chaque fois que cela m'est arrivé, j'ai été accusé d'une foule de vices, dont le moindre était la jalousie, mais comme ces charmants poètes, au cœur tendre et sans fiel, savent que je n'en crois pas un mot, cela ne m'empêche pas de continuer.

J'aime beaucoup les beaux arts en général et la peinture en particulier, mais surtout et même seulement la bonne peinture.

Or, le poète dont je m'occupe a fait de la peinture en vers, le portrait de sa bien-aimée, et, après avoir lu, j'ai cherché à me faire une idée de l'original.

Ta figure à mes yeux est un décor splendide
Dont le brio charmant s'enlumine de fleurs :

Comparer la figure d'une jeune fille à un décor

est une figure un peu risquée, c'est presque une accusation de faire usage des procédés employés par les acteurs pour se faire une tête.

Traits vermeils et d'azur, à l'aspect si candide

Comment, voici une jeune fille qui a des traits rouges et bleus, car, enfin, vermeil est rouge et l'azur est bleu, et elle a l'aspect si candide que cela ? C'est une véritable calomnie !

Et sous les feux brûlants de ta molle paupière

Elle a la paupière molle ? mais c'est affreusement laid que d'avoir la paupière molle. Avoir toujours l'air de s'endormir, ce n'est pas un compliment.

Tes charmes, veufs encore des souillures du temps.

Hum ! Hum !! c'est raide. Glissons.

En ton ceil ingénu que la douceur décore
Où se joue à loisir le rayon du bonheur
Le ciel a déposé les teintes de l'aurore,
Radiense clarté, qui nourrit mon aueur.

Voilà qu'elle a les yeux rouges maintenant, franchement, si le portrait est ressemblant cette jeune fille est un monstre, mais je n'en crois rien, n'ayant jamais vu de visage semblable.

Je ne parle pas du reste de la pièce, c'est à l'avant.

Avais-je raison de dire la semaine dernière que nous en écrivions des lignes que nous voudrions pouvoir effacer !

* * Et cependant, que ces vers soient bien lus, d'une voix chaude, nette, et vous ne vous apercevrez pas qu'ils ne renferment aucune idée juste.

Un jour, on chantait devant plusieurs personnes parmi lesquelles se trouvait Fontenelle, le couplet suivant :

Qu'il est beau de se défendre
Quand le cœur ne s'est pas rendu !
Mais qu'il est fâcheux de se rendre
Quand le bonheur est suspendu !
Par un discours sans suite et tendre
Egarez un cœur éperdu ;
Souvent par un malentendu
L'amant adroit se fait entendre.

Ce couplet semble tellement présenter quelque sens que Fontenelle, l'entendant chanter chez madame de Tencin, crut le comprendre un peu et voulut le faire recommencer, pour mieux en saisir la signification. Mme de Tencin interrompit le chanteur et dit à Fontenelle :

— "Eh ! grosse bête, ne vois-tu pas que ce couplet n'est que du galimatias ?—Ma foi ! il ressemble si fort à tous les vers que j'entends lire ou chanter ici, répondit malignement Fontenelle, qu'il n'est pas surprenant que je me sois mépris."

Quoiqu'il en soit de la pauvreté de ses vers, il est certain que le poète qui a écrit le portrait de... est certainement des plus épris et je me garderai bien de donner à l'original le conseil de Panard

Quand de ses feux un jeune cœur,
D'un ton flatteur,
Vous assure,
Croyez moi, répondez toujours
Turelure !

* * Et puis, je n'aime pas beaucoup ce genre de nommer la personne que l'on aime, ne fût-ce que par son nom de baptême, alors que ce nom doit être lu par des milliers de personnes.

Que l'on dédie une pièce de poésie à une femme ou même à une jeune fille, parfait ! mais quand il s'agit d'amour, je préfère la délicatesse d'Alfred de Musset dans sa chanson de Fortunio :

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer,
Je ne saurais, pour un empire,
Vous la nommer.

Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez,
Que je l'adore et qu'elle est blonde
Comme les blés.

Je fais ce que sa fantaisie
Veut m'ordonner,
Et je puis, s'il lui faut ma vie,
La lui donner.

Du mal qu'un amour ignorée
Nous fait souffrir,
J'en porte l'âme déchirée
Jusqu'à mourir !

Mais j'aime trop pour que je die
Qui j'ose aimer
Et je veux mourir pour ma mie
Sans la nommer.

Elle est blonde comme les blés, c'est tout ; il ne la peint ni en bleu, ni en rouge, mais quelle naïveté charmante, quelle simplicité dans ces jolis vers sans prétention !

Ah ! le bon sens ! inutile de discuter son empire !

On raconte que Sauteuil disputant trop fortement avec M. le Prince sur quelques ouvrages d'esprit :

— "Sais-tu bien, Sauteuil, dit-il un peu en colère, que je suis prince de sang ?

— "Oui, monseigneur, lui répondit le poète, je le sais bien ; mais moi, je suis prince du bon sens ; ce qui est infiniment plus estimable."

Réponse spirituelle que je recommande non seulement aux écrivains, mais au jeune duc d'Orléans, qui est en train de cascader avec des danseuses, tout en protestant de son attachement à la religion de ses pères, pas de ses mères, puisque sa grand-maman, protestante, n'a jamais voulu abjurer.

* * On parle toujours du déménagement de l'amiral Nelson, dont la statue élevée en plein quartier canadien français constitue une inconvenance et une sottise.

Ce brave marin tournant le dos à l'eau, l'élément sur lequel il a passé les trois quarts de sa vie, a vraiment l'air piteux sur cette place qui porte le nom d'un autre marin célèbre, Jacques Cartier, le découvreur du Canada.

La statue de l'amiral Nelson à Montréal n'est pas plus à sa place que ne le serait celle de Nabuchodonosor à la Pointe aux-Esquimaux.

Il est venu au Canada, je le sais, il a même fait la cour à une jeune Québécoise qui n'a pas voulu de lui, mais enfin ce n'est pas une raison suffisante pour jucher son image sur une colonne. Si on s'amuse à dresser des statues à tous les amoureux évincés, les sculpteurs auront de l'ouvrage !

Ce qui m'étonne aussi, c'est que les Canadiens aient souffert cette injure, mais, en y réfléchissant, je me souviens que l'on n'aimait pas beaucoup la France ici, au commencement du siècle, et que les marguilliers de l'église Notre-Dame, portant tous des noms français, décidèrent, en 1806, de faire chanter un *Te Deum* pour célébrer la victoire de Trafalgar, gagnée quelques mois auparavant, en 1805.

J'ai lu moi-même cette décision dans les registres de la fabrique.

Dieu merci, ce sentiment hostile a bien changé depuis, et le souvenir des orgies de la cour de Louis XV s'est évanoui devant la moralité de la France régénérée, n'en déplaise aux cerveaux fêlés.

Je connais un bel endroit pour la statue de Nelson, c'est le puits que l'on a foré il y a quelques années à Maisonneuve, pour chercher du gaz naturel ; on y a trouvé de l'eau. Mais ce puits a quinze cents pieds de profondeur et le vainqueur des flottes danoise, russe, espagnole, etc., etc., serait alors plongé dans le liquide qui lui a été si cher.

Plaisanterie à part, que Nelson ait son monument à Westminster, parfait ; ce grand capitaine est un héros dont ses compatriotes ont le droit et même le devoir d'être fiers, mais de grâce, qu'on l'enlève de la place Jacques-Cartier, où il doit tant s'ennuyer et où il entend chaque jour grincer les violonneux et chanter :

Marguerite, elle est malade,
Elle a trop mangé de salade,

Chant qui n'a rien de guerrier ni de maritime.

* * Une jolie description de Paris en vingt

lignes que je viens de trouver dans un des affreux romans de Ponson du Terrail :

“ O grande ville ! murmura cet homme qui embrassait du regard cet immense et sublime panorama de la reine de l'univers, n'es-tu point, à toi seule, l'emblème énigmatique du monde ? Ici, le plaisir qui veille, là le travail qui dort ; à mes pieds, les bruits du bal ; à l'horizon, la lampe matinale du labéur, à droite, la chanson des heureux, les sourires de l'amour, les rêves d'or et les mirages sans fin de cette ivresse qu'on nomme l'espérance ; à gauche, les pleurs de la souffrance, les larmes du père qui n'a plus de fils, de l'enfant qui n'a plus de mère, du fiancé à qui la mort ou la séduction ont pris la fiancée.

“ Là, le bruit du carrosse emmenant deux époux jeunes, heureux et beaux ; plus loin, le coup de sifflet mystérieux des filous et le grincement de la fausse clef du voleur de nuit. O grande ville ! tu renfermes à toi seule plus de vertus et plus de crimes que le reste du monde !.... ”

Plus de crimes, est un peu fort, car Londres et Berlin sont bien supérieurs à Paris sous ce rapport, mais comme cela fait bien dans la tirade !

* * Je cueille l'insanité suivante dans un journal du pays de Tartarin :

La lettre O :

C'est l'O qui préside au programme
Da maint journal partout vanté,
“ L'O fils de la Publicité ”
Y fait l'annonce et la réclame.

Voici une variante :

Ne cherchez pas. Peine inutile !
O créateur est éternel !
Le démontrer est très facile,
O c'est Dieu, car “ Officiel ! ! ! ”



BIBLIOGRAPHIE

Les exploits d'Iberville, par Edmond Rousseau, Québec. C. Darveau, 1888. 1 vol, in-8, de 255 pp.

Ce volume se trouvait sur ma table de travail, l'autre jour. Ayant quelques minutes de loisir, je résolus de le parcourir afin de me faire une idée de l'intrigue et de l'époque traitée.

Je lus la préface, le premier chapitre, et... quand je me décidai à l'abandonner, j'étais rendu au dernier mot, de la dernière page.

Peut-on dire qu'un semblable livre est sans intérêt ? Bien fol serait celui-là. Pour lire un roman historique et tout d'une bauche—comme dit l'expression populaire—il faut qu'il ait ce charme fort comme une suggestion magnétique, qui nous oblige à lire : mots, phrases, aînées, tout !

* *

Un volume lu rapidement produit, à peu près, le même effet sur l'esprit qu'un tableau vu de loin : Les détails passent inaperçus.

Je me suis convaincu de la vérité de cette réflexion en relisant les *Exploits d'Iberville*. Au premier abord il m'avait paru sans défaut, mais la seconde lecture, plus réfléchie, m'en a fait voir. Néanmoins, tel qu'il est cet ouvrage indique que l'auteur a fait un pas immense, depuis la publication de son premier travail : *Le château de Beau-manoir*. En effet, tous les défauts se résument à ceci : répétition du même mot dans une couple de pages ; dans un chapitre une aventure invraisemblable,—selon moi,—et enfin, chez le héros, *passim*, une façon d'agir qui n'est pas très naturelle.

And, that is all.

Par contre, la phrase est souple, élégante, pure. Les descriptions sont concises et belles. Les personnages bien dessinés, l'action mouvementée sans être forcée. D'Iberville, dans l'ensemble, est très

artistiquement taillé, ciselé même. En lisant ses exploits on le connaît, on l'aime. Le cœur bondit de joie à ses succès.

Le sujet était beau, digne et magnifique. L'écrivain l'a compris.

Sachant la facture d'un livre, il y a mis tout son savoir faire.

Il a étudié l'époque et s'est attaché à la couleur locale. Aussi certaines pages sont d'une saveur de terroir qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

Le Canada Français peut dire sans crainte qu'il possède deux romanciers historiques : Marmette et Rousseau.



UNE RÉVOLTE DANS L'INDE

LE MASSACRE DE MANIPOUR

On admire la facilité avec laquelle les Anglais conservent sous leur domination la population de l'Inde, c'est-à-dire plus de deux cent cinquante millions d'habitants, sans que le chiffre des troupes européennes qu'ils entretiennent dans leur empire asiatique atteigne soixante-quinze mille hommes. Il y a de quoi rendre jalouse la France, elle qui a tant de peine à pacifier le Tonquin et qui est obligée de laisser tout un corps d'armée en Algérie.

Mais les Hindous sont en général des gens très pacifiques. Il a fallu aux Anglais un siècle de guerres pour achever la conquête de la péninsule et de ses dépendances. Ils ont montré beaucoup d'esprit de suite, peu de scrupules et une grande habileté politique. D'ailleurs, il s'en faut que l'Inde soit une nation : c'est une collection hétérogène de peup'es qui diffèrent par la religion, la langue, les mœurs, le caractère, la couleur de la peau. On y trouve tous les degrés de civilisation, depuis l'extrême décadence jusqu'à la pure sauvagerie. Les maîtres de ce vaste pays n'ont pas eu besoin de diviser pour régner : la division existait déjà, et ce qu'ils redoutent le plus, c'est que l'ordre établi par eux amène un rapprochement entre ces éléments disparates.

Enfin, cette nouvelle machine ne fonctionne pas sans quelques frottements, et il se produit de temps à autre des incidents, surtout dans les Etats vassaux et protégés où l'administration britannique n'a pas encore supprimé toute vie nationale.

C'est ainsi que la Haute-Birmanie, conquise et annexée depuis quelques années, est loin d'être soumise. La guerre y continue comme au Tonquin, sous le nom de piraterie, et les envahisseurs ont toujours à compter avec des patriotes qu'ils qualifient de brigands.

C'est ainsi qu'un détachement indigène, commandé par des officiers anglais et chargé de rétablir un rajah détrôné par ses sujets, vient d'être presque détruit. On évalue à près de cinq cents le nombre des tués. Ces mercenaires étaient des Gorkhas, c'est-à-dire les meilleurs soldats que l'Inde fournisse à ses maîtres, et leur défaite ne manquera pas de produire quelque sensation.

Cependant il ne faudrait pas conclure de là que la domination anglaise soit ébranlée, ni que l'Inde soit prête à se révolter. Depuis la grande insurrection de 1857, provoquée par des atteintes imprudentes aux préjugés religieux des cipayes, la péninsule est pacifiée.

Sans doute l'existence même de cet empire anglo-indien est une anomalie qui ne saurait se perpétuer indéfiniment. L'Inde n'est pas une colonie proprement dite ; les Européens ne s'y établissent pas à demeure ou n'y font guère souche, n'y créent pas une aristocratie enracinée. Ils sont et resteront campés jusqu'au jour où s'écroulera cet édifice prodigieux, qui manque de fondations. Sera-ce une révolte longuement préparée, sera-ce une invasion russe qui mettra fin à la domination britannique ? C'est le secret de l'avenir. Autant qu'on en peut juger par conjecture, les Russes se

rapprochent plus vite de la frontière que les indigènes ne se rapprochent de l'indépendance.

Il y aurait encore une solution ; ce serait que les Anglais entreprissent d'émanciper progressivement leurs sujets et de les amener par degrés à la jouissance de quelques droits politiques. Certains libéraux très hardis semblent croire que cette évolution est possible. M. Bradlaugh notamment s'était fait l'avocat des aspirations indigènes, et présidait il y a deux ans le congrès annuel des délégués de la population de l'Inde. L'avant-dernier gouverneur général, lord Ripon, encourageait ostensiblement les espérances des patriotes asiatiques. Mais il en a été à peu près détourné ; pour beaucoup de raisons qui seraient trop longues à déduire, il est probable que l'empire anglo-indien ne finira que par une brusque catastrophe. Cependant rien n'indique que cette explosion soit prochaine, et l'incident récent n'est qu'une insurrection locale ; il ne semble pas que ce soit un symptôme.

GRAND PÈLERINAGE

DES CANADIENS-FRANÇAIS DES ETATS-UNIS A LOURDES ET A ROME

Nos compatriotes des Etats-Unis s'organisent en ce moment pour se rendre en le plus grand nombre possible auprès de l'Auguste Léon XIII, implorant en passant à Lourdes, pour l'illustre Pontife et pour eux-mêmes les bénédictions et la protection de Marie.

Le but de cette excursion pèlerinage est de faire voir au monde entier ce que nous sommes, nous Canadiens, et de démontrer au Chef Suprême, surtout, notre attachement et notre vénération pour notre foi. Nous engageons fortement les Canadiens du Canada à se joindre en grand nombre à leurs compatriotes du pays voisin.

Le départ aura lieu de New-York au commencement de juillet, probablement le 8 de ce mois et les pèlerins seront de retour à la fin d'août.

Le prix du billet, qui comprendra tout, passage aller et retour, pension, promenades en voiture, à Paris et à Rome, en gondole à Venise, etc, etc, sera de \$350 00.

L'itinéraire sera comme suit

De New York à Boulogne-sur-Mer, à Paris, à Orléans, à Limoges, à Tarbes, à Lourdes, à Toulouse, à Marseille, à Nice, à Gènes, à Rome, à Naples, à Florence, à Venise, à Milan, à Turin, à Lyon, à Paris, à Londres, à New-York.

Les pèlerins qui désireront, au retour de Rome, demeurer à Paris, seront libres d'y rester, car les billets de retour seront bons pour douze mois.

C'est le plus beau voyage qui se soit encore fait de telles conditions.

Nous espérons que l'on en profitera.

Pour toutes les communications, adressez : “ La Société de Publications Françaises des Etats-Unis, ” Lowell, (Mass). Boîte de Poste 638.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les femmes sont étonnantes : ou elles pensent à rien, ou elles pensent à autre chose.—ALE. DUMAS.

Dans cette vie, il faut savoir se risquer, mais qui se risque doit se résigner à perdre quelque chose.—HERBRAT.

L'égoïsme est comme l'embonpoint ; plus on en a, plus on est gêné par celui des autres.—H. RIGAUULT.

L'âme d'un petit enfant bien doué est plus près de celle d'Homère que l'âme de tel bourgeois ou de tel académicien médiocre.—JULES LEMAITRE.

Si tout l'argent que le monde paie aux avocats, pour plaider à propos de bottes, était donné aux pauvres, la maison de refuge serait trop grande pour les contenir.



ROSE

Légère en son peignoir elle va par les champs ;
Le vent tiède lui met aux cheveux des caresses,
Les halliers ont des fleurs, les cœurs ont des tendresses ;
Chaque arbre se balance en secouant des chants.

Je l'accompagne. On voit de tous côtés des tresses
De lilas et de lierre au front des murs penchants ;
Les iris ont ouvert leurs corsets alléchants,
Et l'oiseau fait vibrer des strophes charmeresses.

Elle voit une rose au passage et la prend.
Mais le rosier se fâche et la pique. En pleurant,
La mignonne, cœur noble et nullement farouche,

Offre sa main blessée à mon heureuse bouche.
Quelques rubis vermeils y brillent : je les bois ;
Oh ! qu'il est bon le sang qui perle entre ses doigts !

J. DE LORDE.

Montréal, 1891.

QUI A DÉCOUVERT LE NOUVEAU MONDE ?



VOYONS, ami lecteur, n'aie pas l'air si étonné... Ne tressaute pas comme si une puce te mordait.... Garde tes épaules à leur niveau habituel.

Réponds plutôt : ça vaudra mieux que toute cette mimique qui me laisse froid comme glace.

Je répète ma question :

Qui a découvert le Nouveau Monde ?

—La belle demande ! D'où sort celui-là ! ricane à quatre-vingt-quinze mille citoyens et citoyennes, sur les cent mille qui lisent LE MONDE ILLUSTRE, — tandis que les cinq mille autres ne diront rien du tout et se contenteront de glisser un regard dédaigneux sur un article de journal aussi sottement intitulé.

—Enfin ! reprendrai-je avec entêtement, lâchez tout de même votre réponse. Je la devine ou plutôt je la sais d'avance....

—... Christophe Colomb, Génois, au service de l'Espagne, etc., etc., dont on célébrera l'exploit quatre fois séculaire l'an prochain.... finirez vous par dire.

—H bien, mon bon (ou ma bonne), vous n'y êtes pas.

—Comment, je n'y suis pas ?

—... Le moins du monde.

—Ce n'est pas Christophe Co....

—Non.

—... lombe qui, le premier....

—Point.

—... découvrit l'Amérique ?

—Jamais de la vie.

—Vous voulez rire, mon ami.... Qui serait-ce, alors ?

—Bjarn Heriulfson.

—H-in !... Qu'est-ce que c'est que ça ?

—Ça, c'est un Norvégien qui portait un nom un peu dur, je l'avoue, mais qui n'en est pas moins le premier Européen qui ait vu, "de ses yeux vu," le continent américain.

—Ho ! ho !

Je parie notre lune contre un des satellites de Jupiter que vous ne me croyez pas, lecteur.

Vous avez tort, cependant, car je dis la pure vérité.

Où bien les Sagas d'Islande ne sont que des contes à dormir debout. Ce que vous n'oserez pas affirmer, à coup sûr.

Quoi qu'il en soit, les Sagas islandaises, norvégiennes et danoises ne laissent aucun doute sur la découverte précolombienne de l'Amérique.

Ces chants nationaux, — dont on doit la révélation au savant danois C. C. Rafn, — sont très précis, et les "données si nombreuses que nous leur devons se trouvent tous les jours confirmées par les découvertes archéologiques, faites en Amérique, au Groënland, en Islande et au Danemark." (*)

A moins donc de rejeter en bloc, comme apocryphes, ces chants qui remontent aux temps héroïques de l'histoire de ces peuples, si experts en navigation ; sous peine de nier l'authenticité des *hallristningar*, — représentations graphiques si souvent rencontrées sur les rochers de la Suède et de la Norvège, — et des inscriptions en caractères runiques qui abondent au Groënland et même en Amérique, il faut admettre l'antériorité des découvertes norvégiennes sur notre continent.

Or, le premier de ces *Northmen*, — comme ils s'appelaient, — qui vit la terre américaine fut indubitablement *Bjarn Heriulfson* : un marin de Norvège !

* *

Que cela froisse les Espagnols, — je m'en "bats l'œil".

Au reste, la gloire de Christophe Colomb ne saurait résider uniquement dans le fait qu'il aurait été le premier Européen à fouler de son pied le sol du Nouveau Monde. Car, en ce cas, il ne lui resterait plus qu'à rayer cette "illusion" de ses papiers, — si toutefois les saints de Là-Haut s'amusaient à de pareilles vanités.

Le véritable mérite de Colomb, c'est d'avoir compris, — dans un siècle d'ignorance géographique et de superstition, — que la terre étant ronde, il finirait par arriver aux Indes en suivant la route de l'Ouest, puisqu'on employait de si longs mois à les atteindre par la voie orientale.

De fait, Colomb est mort, croyant avoir découvert le continent asiatique, la Chine, et non un monde tout à fait distinct.

Il n'en fut pas moins le plus grand navigateur des siècles passés, depuis Hannon le Carthaginois.

Et c'est une gloire qui en vaut bien une autre ! Mais revenons à notre ami Bjarn et à ses compatriotes normands.

* *

Ces Norvégiens d'autrefois me paraissent avoir été des gaillards qui n'avaient pas froid aux yeux et ne redoutaient guère les périls de la mer.

Montés sur des barques de chêne à demi pontées, et dont la proue en forme de S se dressait menaçante au-dessus des flots, ils surgissaient des nombreux fiords qui dentellent le littoral de leur pays et des masses d'îles qui en défendent les approches, pour sillonner la mer du Nord, la Baltique, la Manche, l'Atlantique lui-même.

Que de déprédations à mettre sur le compte de ces hardis aventuriers, qui avaient l'audace de remonter la Seine jusqu'à Paris et de s'enfoncer dans la Méditerranée aussi loin que Constantinople, — alors appelée *Byzance* !

Dame ! ce n'étaient pas des petits saints, tant s'en faut, ces farouches écumeurs de mer, ces coureurs de côtes, ces pillards de châteaux, ces incendiaires d'abbayes !

Ils s'intitulaient eux-mêmes les *Rois de la mer*.

Mais, à ces petits excès près, ils faisaient bravement leurs métiers de pirates et gagnaient honnêtement en cette vie le *Walhalla* qu'Odin — le dieu scandinave — leur tenait en réserve dans un tartare à eux, où nous ne mettrons jamais le nez, nous catholiques.

* *

Bjarn Heriulfson, — le Northman prédécesseur de Colomb, de Ponce de Léon et de Jacques Cartier, — vivait dans la seconde moitié du dixième siècle.

En 986, venu de Norvège en Islande pour passer l'hiver avec son père, il apprit que celui-ci avait rejoint *Erik le Rouge* au Groënland.

Sans hésiter, il se rembarqua pour ce pays, alors presque inconnu.

Mais les courants le jetèrent hors de sa route,

(*) *La découverte de la Terre*, par Jules Verne.

vers l'ouest, sur des côtes qu'on croit être celles de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Ecosse ou du Maine.

Il put cependant reprendre sa course au nord et rallier le Groënland.

Le puissant Jarl Erik, après avoir entendu le récit de ses aventures, lui reprocha de n'avoir pas examiné plus attentivement les pays où l'avaient jeté les caprices de l'océan, et il se promit bien qu'on ne négligerait pas une aussi importante découverte.

En effet, l'année suivante, le propre fils d'Erik le Rouge, *Leif*, après un voyage en Islande, où il équipa quelques navires, se mit à la recherche des terres visitées hâtivement par Bjarn.

Il débarqua sur une côte désolée et pierreuse, qu'il appela *Helluland*.

C'était Terre-Neuve, la patrie des belliqueux pêcheurs qui font aujourd'hui trembler la France,

* *

Dans un autre voyage, il poussa au sud jusque dans une baie où les jours les plus courts sont encore de neuf heures, — la baie de *Rhode Island*.

Dans cette baie se jetait une rivière si peuplée de saumons, que *Leif* résolut d'y fonder un établissement, qui reçut le nom de *Leifsbudir* (maison de *Leif*), — la première maison construite par des mains européennes sur la terre d'Amérique !

Pendant l'hiver, *Leif* explora la contrée environnante et acquit la conviction que, non seulement elle était très riche en terres et forêts, mais qu'en outre la vigne y poussait à l'état sauvage : ce qui fit appeler ce pays *Vinland*.

Au printemps de l'année 1001, *Leif* reprit la route du Groënland, avec un chargement de peaux, de raisin, de bois et d'autres productions du pays.

* *

Son récit ne manqua pas de faire sensation, — cela va sans dire, — et plusieurs autres expéditions suivirent celles de Bjarn Heriulfson et de *Leif*.

Le frère de ce dernier, *Thorwald*, entr'autres, après avoir passé l'hiver à *Leifsbudir*, explora les côtes méridionales, revint en automne dans le *Vinland*, puis repartit le printemps suivant pour visiter le littoral du nord.

C'est pendant son retour de ce dernier voyage que le chef northman rencontra pour la première fois des aborigènes de ce pays nouveau.

Suivant la coutume barbare de l'époque, on les égorga impitoyablement.

Le premier sang américain venait de couler sous la main des envahisseurs de l'Ancien Monde.

Hélas ! ce n'étaient que les premières gouttes de ce torrent qui devait rougir, pendant tant d'années, le sol américain !

Du moins celui-ci fut aussitôt vengé.

Car, la nuit qui suivit le massacre des leurs, les indigènes environnèrent les étrangers avec une flottille nombreuse de canots et firent pleuvoir sur eux une nuée de flèches.

Thorwald fut tué, et ses compagnons l'enterrent sur un promontoire auquel ils donnèrent le nom de *Cap de la Croix*.

Or, au XVIII^e siècle, on a découvert, dans le golfe de Boston, un tombeau en maçonnerie contenant des ossements humains et une poignée d'épée en fer, — métal inconnu des Américains d'alors, — dont la forme caractéristique trahit l'origine scandinave de ces temps lointains....

Le squelette et l'épée de *Thorwald*, à n'en pas douter !

* *

N'avais-je pas raison d'intituler cet écrit : *Qui a découvert le Nouveau Monde ?*

Et n'ai-je pas également raison de répondre, après la démonstration que je viens de faire :

— C'est nous, les Canadiens.... par les ancêtres *northmen* de nos pères, les *Normands* !

Que les Espagnols en pensent ce qu'ils voudront, nous les avons précédés en Amérique d'au moins cinq cents ans.

Vite, un monument dans la baie de New York, sur le piédestal de la statue de la Liberté, à notre ancêtre *Leif*, fondateur de la première.... ville américaine : *Leifsbudir* !

Et, non moins vite, une tour, ... eiffellesque sur quelque point bien en vue de la côte orientale de Terre-Neuve, pour Bjarn Heriulfson, qui, le premier parmi les hommes de l'ancien monde, vit de ses yeux la terre américaine !

Redde Cæsari quæ sunt Cæsaris...

Eugène Dick

Les écrivains de toutes les littératures



M. PAUL LACROIX
(BIBLIOPHILE JACOB)

Paul Lacroix était né en 1807, à Paris. A dix sept ans, il publia une édition de Clément Marot. Puis, après avoir, sans succès, tâté du théâtre, il s'adonna au genre des mémoires historiques qui, après la Restauration, devint fort à la mode, et dont il fournit aux libraires du temps un grand nombre de volumes. Son procédé consistait à s'assimiler les documents relatifs à une personne célèbre d'une époque déterminée, et à prendre effectivement la parole au nom de cette personne, comme si elle eût réellement écrit ses mémoires.

C'est ainsi qu'il publia successivement les *Mémoires du cardinal Dubois* (1829), les *Mémoires de Gabrielle d'Estrees* (1829), les *Soirées de Walter Scott* (1829-1831), le *Contes du bibliophile Jacob à ses petits enfants* (1831), etc., etc. M. Paul Lacroix a raconté lui-même très récemment, dans la revue *le Livre*, l'histoire de ses premiers travaux. A vingt-huit ans, son *Histoire du XVIIe siècle* lui valait la croix de la Légion d'honneur. Il fut promu officier en 1860.

Les ouvrages qui ont contribué à rendre populaire le nom du *bibliophile Jacob* sont moins ceux qui ont trait à des curiosités littéraires, artistiques ou historiques que les volumes de compilation destinés à la jeunesse, tels que les *Arts au moyen âge et à la Renaissance* (5 vol. in 8, 1847-1852), un de ses meilleurs ouvrages ; la *Société française du XVIIe et du XVIIIe siècle* (4 vol.) ; la *Société française sous le Directoire*, qui a paru pour les étrennes de l'année 1884.

Depuis de très longues années, il était conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal ; son urbanité était proverbiale parmi les fureteurs de vieux bouquins.

M. Paul Lacroix avait énormément produit. Romans, histoire, théâtre, il a touché à tout. On trouverait peu de publications périodiques dans ces dernières années qui ne contiennent quelque travail dû au *bibliophile Jacob*. Sa perte sera vivement ressentie dans le monde des lettres.

Il était frère de Jules Lacroix, le traducteur de Shakespeare.

Parmi les anecdotes qui pullulent sur son

compte, nous en choisissons deux particulièrement intéressantes.

Quand il était jeune, sa grand'mère lui répétait souvent :

—Travaille, mon ami ! Et, pour te récompenser, je te laisserai mon fauteuil.

Ayant hérité de ce meuble vermoulu, le bibliophile, ne se rappelant plus ces paroles, le céda à un brocanteur moyennant la somme de 3 fr. 50. Mais, le surlendemain, quelle ne fut pas sa surprise de trouver dans une cassette un billet ainsi conçu :

“ Dans un fauteuil que je lègue à mon petit-fils Paul, j'ai caché une somme de 40,000 francs. ”

Grand émoi, recherche du fauteuil et du brocanteur ; on ne retrouva ni l'un ni l'autre.

Eugène de Mirecourt raconte dans ses *Biographies des Contemporains* que le jour où Paul Lacroix venait de toucher une somme de 12,000 frs à lui décernée pour un prix remporté à l'Académie, il vit se présenter chez lui un jeune homme maigre, brun et bilieux, assez élégant, qui croyait sans doute trouver seul le bibliophile. Un ami était là. Le visiteur se trouble, raconte qu'il est officier de la ligne, pauvre ayant besoin d'argent pour aller voir sa mère mourante en province !...

—Ta ta ta ! Contes que tout cela, interrompt Lacroix, mis en défiance par la physionomie assez louche de l'individu, si vous ne sortez pas, je vous fais arrêter !

—Si l'on osait toucher à un soldat, répond le visiteur en tirant un poignard.—le poignard d'Anthony,—je tuerais l'audacieux et me percerais le cœur !

—Diable !

Et Lacroix recule. Le jeune homme se voyant deviné et remarquant le geste du troisième personnage, ouvre la porte et détalé.

Quelques mois plus tard, en allant voir juger Lacenaire, le bibliophile pousse un cri :

—Mais c'est l'officier !

C'était l'officier. Ou plutôt le faux officier était l'assassin Lacenaire.

Il y a quelque quarante ans, il fut chargé, après avoir fait à Nodier le catalogue de la vente de Pixérécourt, de dresser, tout seul, celui de M. de Soleinne. Deux ventes célèbres dans les souvenirs des amis des livres.

M. de Soleinne laissait une collection d'ouvrages sur le théâtre estimée 600 000 francs, plus, disait-il dans son testament 360 000 francs, tant en or qu'en billets et en titres de rentes, qu'on trouverait il ne disait pas où. Perquisitions, fouilles, recherches, livres remués, tiroirs ouverts on ne trouva rien.

—L'argent aura été volé ! se disent les héritiers. Ils n'y pensaient plus.

Un jour, Paul Lacroix travaillant seul dans le cabinet de M. de Soleinne, croit remarquer qu'une tablette de la bibliothèque d'acajou rend un son métallique. Il regarde, trouve des charnières, un ressort, le pousse.

Il y a là, en or et en billets, les 360,000 francs de M. de Soleinne.

Paul Lacroix va à la porte, appelle l'avoué.

—Eh bien, dit-il, la cachette, je l'ai trouvée.

—Quelle cachette ?

—Les 360,000 francs ! les voici !

L'homme de loi n'en revenait pas. Il regardait l'écrivain et restait tout pâle.

—Maintenant, dit Paul Lacroix, laissez-moi travailler et emportez ça ! ce n'est pas de ma compétence !

Et comme l'avoué le voulait féliciter sur ce qu'il faisait là, et lui disait que c'était beau et bien—car après tout, il était seul—et un autre—ah ! un autre !...

—Mon cher monsieur, interrompit le lettré, n'insistez pas, il y a longtemps que j'ai appris l'orthographe !

C'était évidemment tout simple, simple en effet, comme l'orthographe, mais c'est ce qui est simple qui est bien.

La reconnaissance est pareille à cette liqueur d'Orient qui ne se garde que dans des vases d'or ; elle parfume les grandes âmes, elle s'agrite dans les petites.—JULES SANDEAU.

PROPOS DU DOCTEUR

POUR GUÉRIR UN PANARIS.—Prenez du sel ordinaire rôti sur un poêle chaud pour le rendre aussi sec que possible. A une cuillerée à thé de sel et aussi une cuillerée de savon de Castille pulvérisé, ajoutez une cuillerée de thérébentine de Venise, mélangez-les bien en emplâtre et appliquez sur le panaris. Si vous avez six panaris à la fois, faites autant d'emplâtres. Renouvelez cet emplâtre deux fois par jour. En quatre ou cinq jours votre panaris, s'il n'est pas déjà ouvert avant de mettre votre emplâtre, aura un trou jusqu'à l'os, où se trouvait enfermée la matière avant que l'emplâtre l'eût fait sortir. Si le panaris a déjà été lancé ou s'est ouvert de lui-même, ou est sur le point de vous emporter le doigt jusqu'à la première jointure, mettez toujours votre emplâtre ; il n'ira pas plus loin, et avec le temps votre doigt guérira même si l'os principal est parti. Comme de raison, l'emplâtre ne vous rendra point votre os perdu, mais vous guérira en peu de temps.

L'OMBRAGE ET L'HYGIÈNE DU BATIMENT.—Il existe des maisons occupant des sites irréprochables assurément, mais tellement surplombées d'arbres feuillus qu'elles sont constamment dans un état d'humidité causée par l'empêchement de la libre circulation de l'air et le libre accès des rayons du soleil. Les arbres croissant sur les murs des maisons et les arbustes poussant dans les endroits renfermés près des résidences sont également nuisibles parce qu'ils favorisent l'humidité. Placés à une distance convenable les arbres, au contraire, sont favorables à la santé. Suivant ce principe, on peut comprendre pourquoi les habitants d'une maison souffrent du rhumatisme, du mal de tête, de la dyspepsie, des affections nerveuses et autres maladies découlant d'une existence dans une atmosphère renfermée, humide, tandis que leurs plus proches voisins, dont la maison est mieux située, jouissent d'une bonne santé, et même un côté d'une grande bâtisse pleinement exposé au soleil et à la libre circulation de l'air pourrait être sain, tandis que l'autre, ombragé à l'excès, est malsain.

Un site humide, renfermé, sujet à de grands changements de température entre le jour et la nuit, est une cause fréquente de maladie. Un terrain sec, avec la libre circulation de l'air et bien exposé au soleil, est l'une des principales conditions d'une saine résidence.

LE RÔLE DE L'ESTOMAC.—L'estomac dit, le savant docteur Foussagrives, est le plus individuel des organes. Chacun a son estomac et se fait son estomac, chacun doit connaître son estomac comme un bon cavalier doit connaître son cheval, un bon capitaine son navire pour savoir ce qu'il doit lui donner ou lui refuser. On peut résumer l'hygiène de l'estomac dans les axiomes suivants :

1o. Manger plutôt moins que plus et rester sur son appétit.

2o. Avoir une alimentation saine et substantielle, mais aussi peu compliquée que possible.

3o. Ne pas se mettre au travail immédiatement après le repas, surtout après celui du soir.

4o. S'assujettir à une règle alimentaire, mais ne pas s'asservir absolument, car le moindre écart deviendrait alors très fâcheux.

5o. Dès que l'appétit ordinaire semble languir observer un régime.

6o. Ne pas croire qu'on puisse suppléer au régime par des purgatifs.

7o. Se rappeler que, suivant un vieux proverbe, la bouche est le médecin de l'estomac : manger et mâcher avec lenteur.

8o. Ne pas lire en mangeant.

9o. Ne pas perdre de vue ce mot de l'ancien et célèbre médecin : on digère autant avec ses jambes qu'avec son estomac.

10o. Se rappeler que sur dix maladies de l'estomac il y en a au moins neuf que nous lui donnons, que, plus attentifs ou réservés, nous en évitons pu éviter.

LE BOUQUET

Il en fit un bouquet, qu'il plaça dans un vase,
En vieux chêne bleuâtre, à gros flancs rebondis,
Puis, il s'assit rêveur, le regardant en face,
Ce cher débris, restant des jours évanouis....

C'étaient des boutons blancs d'orangers et de roses,
Desséchés et bien morts. Au fond de son tiroir,
Il les avait trouvés, parmi beaucoup de choses,
Que son œil sans pleurer ne pouvait pas revoir.]

Il l'avait envoyé pour le jour de sa fête.
Tout parfumé d'amour, de souhaits et de vœux.
Mais triste, la fillette avait baissé la tête,
Pour lui cacher les pleurs qui roulaient de ses yeux

C'est qu'un mal sans espoir consume sa poitrine.
Au pays du soleil on l'a conduite en vain,
Respirer les senteurs de la brise marine :
La pauvre enfant était morte le lendemain !....

J. B. Ratinon

Bruxelles (Belgique), 1891.

TENDRESSE MATERNELLE

Dédié à L. F. G. r. r. d.

La grâce infinie a des bras magnanimes,
Et quiconque y revient n'est jamais rejeté.
DANTE, trad. L. Ratisbonne.



COMMENT se fait-il que nous, jeunes gens, arrivés à l'âge de l'adolescence, nous avons hâte de nous dégager des liens qui nous attachent au foyer domestique pour errer souvent en bohème au centre de quelque ville lointaine où inconnus et délaissés, nous ne tardons pas à déplorer et notre jeunesse

qui se passe et le bonheur que nous ne connaissons plus.

Ce n'est qu'après une expérience amère que nous reconnaissons que les jours les plus heureux, les plus tranquilles de la vie, avaient été passés sous la tutelle de notre mère, sous les doux regards de celle que nous apprenons enfin à aimer comme elle le mérite. Heureux est on alors si, après avoir goûté comme le Dante "du pain amer de l'étranger," l'on peut retourner à la demeure paternelle, certain d'y trouver l'amour et la tendresse que le cœur d'une mère peut seul renfermer.

Ah ! chers lecteurs ! que c'est triste une vie où n'entre aucune voix sympathique ! où nulle parole amie ne se fait entendre ! Et ce n'est souvent que dans la tristesse, dans le malheur que nous levons le cœur vers celle qui nous a bercés dans l'enfance, que nous l'appelons de nous venir en aide...

Mais voici que je prône la morale au lieu de vous conter mon histoire.

C'est que je ne pouvais pas séparer l'une de l'autre ; elles vont toujours ensemble.

Parfois, c'est le seul moyen de faire entendre la vérité.

* *

Après le renversement de Louis Philippe en 1848, quelques survivants de l'ancienne noblesse française, croyant que c'en était fini de la royauté, et voulant à tout prix conserver leurs biens, concurrent l'idée de s'expatrier, pour quelques années du moins. Quelques uns vinrent établir leurs pénates sur les rivages hospitaliers de l'Amérique du Nord, soit aux Etats-Unis, soit encore au Canada. Parmi ces derniers se trouva le comte le Tellier de St-Denys qui, après un séjour de quelques mois à la Nouvelle-Orléans, vint se fixer définitivement à Montréal.

Il avait épousé la fille unique de Léon Esterres de Beaumont, de haute naissance comme lui, et qui avait été le compagnon d'armes et l'ami de son père. Aussi, bien doué sous le rapport de la fortune, avec une jeune femme dont la beauté et la grâce ravissaient une personne à première vue, il

ne fut pas longtemps avant d'obtenir l'entrée de la société montréalaise, moins nombreuse peut être, mais plus distinguée que celle d'aujourd'hui. C'était alors l'aristocratie de naissance et de talent.

Il était encore au printemps de la vie, quand la mort, faucheur impitoyable, vint l'enlever à sa petite famille.

Le ciel avait béni son mariage : deux enfants restaient pour consoler la mère. L'aîné, Gustave, n'avait que six ans ; mais, déjà il comprenait sa perte. Robert était encore trop jeune ; mais ils étaient tous deux de caractères opposés.

Avant longtemps, madame St-Denys voyait arriver de nombreux aspirants à sa main, les uns alléchés par sa richesse, les autres éblouis par sa beauté ; elle refusa même de les entendre, préférant se dévouer exclusivement à l'éducation de ses enfants, en qui elle trouva toute sa consolation.

Quand l'âge leur permettait de se livrer aux études sérieuses, elle leur donna des professeurs dont la sagesse et l'érudition étaient bien connues. C'est ainsi qu'elle ne s'arrêtait à rien pour les rendre plus tard utile à eux mêmes, à leurs amis et à leur pays. C'est assez dire qu'ils se faisaient aimer de tout le monde et que leurs succès furent rapides.

Gustave, l'aîné, sut le premier reconnaître le dévouement de sa mère et les sacrifices qu'elle s'était imposés pour son frère et lui. Aussi lui en témoigna-t-il sa reconnaissance par les soins qu'il apportait à remplir ses volontés et par la tendresse qu'il montrait à prévoir ses moindres désirs. Et chaque jour il la chérissait davantage.

Robert, de quelques années plus jeune que son frère qu'il surpassait en talent, avait l'esprit fier et vif. Il ne se soumettait point de bonne grâce à la restriction maternelle et ses professeurs se voyaient parfois obligés de le rappeler dans l'ordre. Alors sa colère ne se contenait plus. Sa mère qui ne connaissait que trop où pouvaient conduire ces élans de passions faisait tout en son pouvoir pour l'engager à les maîtriser. Mais c'était peine inutile.

Quelquefois pris en flagrant délit d'une faute il se défendait en citant la liberté de ses amis de faire ce qu'ils voulaient et d'aller où bon leur semblait.

Alors la mère de lui répondre :

"Ah ! mon fils, garde-t-en bien de suivre le mauvais exemple de tes jeunes amis. Essaie plutôt à imiter la douceur de ton frère ; tu sauras assez tôt l'abîme qui te menace si tu ne mets pas un frein à tes passions."

Et Robert de regretter ce qu'il avait fait et de lui demander pardon : ce qui fut accordé aussitôt, car, au fond, il était d'un bon naturel.

Mais quelques jours après tout était oublié et la même scène se répétait.

On conçoit bien que ce n'était pas sans de vives craintes que madame St-Denys voyait arriver le temps où ses enfants, et Robert en particulier, devaient entrer en possession de leur héritage.

Gustave, dès qu'il se vit maître de ses biens, eut garde de ne pas manquer aux conseils que sa mère lui avait inculqués dans sa jeunesse. Homme, il lui montra la soumission de l'enfance. Et quand vint le moment de se choisir une compagne, il en rechercha non pas tant pour la beauté que pour la vertu.

* *

Le jour tant désiré arrive enfin pour Robert. Il est libre d'agir à sa guise ; le voilà, enfin, affranchi du joug maternel. Il ne sait pas que ce joug est toujours le plus doux à supporter pour l'homme.

Oh, non ! pas lui.

Tout son savoir se résume à ce qu'il est homme, — si c'est s'appeler ainsi que de toucher sa majorité.

Mais, d'ailleurs, à cet âge nous lui ressemblons tous sous le même rapport.

A peine se trouve-t-il en possession de son héritage qu'il se décide à voyager.

C'était en vain que sa mère, en pleurs, le pria de remettre son projet, que son frère le conjurait au nom de l'amour filial de ne pas y penser. Prières, supplications, l'offre même d'une liaison désirable, tout fut inutile.

"N'était-il pas son propre maître ?" leur disait-il. Aussi, devant cet esprit entêté il fallait céder.

Il partit donc avec deux compagnons dont les conseils perfides l'avaient engagé dans cette voie.

Il dirigea ses pas d'abord au Gotham moderne, à New-York, mais n'y séjourna pas longtemps.

Quelques semaines après, madame St-Denys reçut des nouvelles lui annonçant le départ de son fils pour Paris.

Elle s'était flattée jusqu'alors qu'il n'aurait pas tardé d'écouter sa conscience qui lui reprochait sa conduite et qu'il serait revenu aussitôt se jeter dans ses bras. Mais hélas ! c'était un vain espoir. La seule consolation qui lui restait alors c'était Gustave, dont la Providence avait béni le mariage. Deux enfants étaient venus rapporter la joie à cette famille attristée. A leur milieu, elle retrouvait l'amour et la tendresse qu'elle avait attendues en vain de son fils égaré.

* *

Il y a près d'une quinzaine d'années, une épidémie terrible se déclarait à Montréal ; la grande métropole se vit bientôt jetée dans le plus grand émoi. De toutes parts la mort fauchait ses victimes et semait la terreur. Les bonnes religieuses qui vauquaient aux besoins des malades frappés de la peste, ne pouvant pas suffire en même temps au soulagement des pauvres et des faibles, quelques dames de la haute société leur vinrent en aide.

Madame St-Denys en fut une des plus zélées.

Les années n'avaient pas refroidi son cœur maternel, quoiqu'elles avaient semé des fils d'argent dans ses tresses abondantes et que sa figure portait les traces des nombreuses veilles passées à pleurer son enfant prodigue, à demander au Dieu de miséricorde de le lui rendre.

Pendant tout ce temps elle n'avait pas reçu de ses nouvelles ; pourtant elle ne cessait de penser à son fils errant.

Ce que c'est que l'amour d'une mère !

Gustave avait essayé avec instances de détourner sa mère de son projet charitable, craignant, peut-être, que ses forces ne lui permettraient pas de s'y livrer sans danger. Mais madame St-Denys, qui ne s'effrayait nullement ni de la peste ni de la mort qu'elle voyait planer partout, n'y vit que de nouveaux sacrifices à s'imposer, qu'une commande du Maître à secourir les pauvres et les malades.

Chaque matin, donc, avec une seule servante, elle partait en ses visites de charité, finissant toujours à l'hôpital ou les bonnes dames se rencontraient.

Un jour, madame St-Denys était arrivée à l'hôpital plus tôt que de coutume. Poussée par un sentiment étrange, où se mêlaient la compassion et l'anxiété, elle entra dans une des salles des malades. En passant près d'un des lits temporaires, elle entend pousser un soupir.

Elle s'arrête.

Le soupir se répète, puis une faible voix appelant quelqu'un.

Cette voix, il lui semble la reconnaître.

Elle s'approche de l'humble couche.

Mais, grand Dieu ! que voit elle ?...

Elle reconnaît dans le malade atténué par la misère et miné par la maladie, son fils, Robert, qu'elle avait tant pleuré.

Oui, c'était bien son fils qui lui était rendu. Mais qu'il était changé !

Il semblait dormir ; aussi, se penchant tout doucement, elle l'embrasse au front.

Le malade ouvrit les yeux ; puis d'une voix surprise, où se mêlaient la joie et la honte : "Ma mère !" s'écria-t-il. Et les larmes de lui couler des yeux.

C'en était assez.

Le cœur de la mère ne put plus se contenir ; se jetant sur son enfant, elle l'embrasse et lui baigne le visage de larmes de joie.

Dans cet instant le passé fut oublié.

Elle ne pensait plus qu'au pauvre malade qui gisait sur l'humble lit : et ce malade était Robert.

Dieu avait enfin exaucé ses prières, ses pleurs, ses sacrifices.

Et Robert ? N'ayant pas le courage de la regarder, il pleurait à chaudes larmes.

Après les premiers élans, il fallait songer à transporter le malade chez elle.

Le laissant pour quelques heures aux soins des bonnes sœurs qui, pendant que cette scène se passait, s'étaient tenues à l'écart, madame St Denys alla prévenir Gustave de l'arrivée de son frère ; il me serait bien impossible d'exprimer le plaisir qu'il en ressentit à ces nouvelles. Mais quand il apprit davantage son état aggravé par un long voyage, il ne pouvait pas se hâter assez pour que rien ne manquât qui pourrait remettre et guérir son frère chéri.

Robert ne parla pas pendant son trajet. Il était attendri de la bienvenue cordiale qu'il recevait. Mais, quand il vit Gustave s'avancer vers lui et l'embrasser, il ne put se contenir. Joignant les mains ensemble, il les leva en tournant ses regards vers sa mère, et faisant un dernier effort, il s'écria : " Pardon ! "

Au bout de quelques jours, Robert pouvait parler plus facilement, grâce aux soins dont il était entouré ; se sentant un peu mieux, il exprima son désir de conter ses voyages. Mais d'abord, il fit venir ses neveux et, après les avoir embrassés, il raconta comme suit :

" Trouvant la ville de New York trop restreinte pour y mener la vie à notre guise, les deux amis qui m'accompagnaient, (et dont je n'ai découvert la perfidie que trop tard) me persuadèrent de passer en Europe et de visiter la belle capitale de la France. J'y consentis avec plaisir, d'autant plus que je tenais à voir le pays de mes ancêtres et de ma naissance. Jusqu'alors tout allait bien. Mais à peine étions-nous arrivés à Paris que je me trouvais ébloui de la scène qui se déployait devant moi. Enivré de plaisir et de vin, dans un moment de folie, je passai à mes amis une bourse assez bien remplie avec ordre de louer une maison, de la meubler avec luxe et de faire tous les arrangements nécessaires pour nous amuser. Je comptais par là ne pas avoir à m'occuper des affaires pécuniaires puisque je leur en confiais la gérance.

Il va sans dire qu'en quelques mois je parvins à me faire connaître de cette jeunesse parisienne qui court les théâtres et les plaisirs.

Ce n'était plus que soirées et dîners, tout à mes dépens. Je croyais m'amuser, grâce à mes amis qui anticipaient toujours mes désirs. Nos orgies se prolongeaient bien avant dans la nuit, et, parfois, quand le vin nous chauffait l'esprit et la tête, nous chantions avec Musset :

Oublions ! oublions ! la suprême sagesse
Est d'ignorer les jours épargnés par l'ivresse.

Après avoir passé quelques années ainsi au sein de la volupté et du plaisir, je tombais gravement malade. Rétabli au bout de quelques mois, je restais encore bien faible ; le médecin me recommanda alors le repos et un voyage sur le continent. Je m'apprétais à partir quand mes amis vinrent me dire qu'il ne leur restait plus d'argent. Comme j'avais fait continuer les fêtes même pendant ma longue maladie, quoique je ne pouvais pas y prendre part, je leur disais de retirer le montant qu'il fallait de mon secrétaire. Insensé que j'étais je ne me doutais nullement de leur fidélité. Jugez de ma surprise quand, le lendemain, on vint m'annoncer leur départ. Frappé soudain de vertige, je me traînais avec peine à mon secrétaire, puis d'une main tremblante j'ouvrais le tiroir où j'avais déposé mon argent....

Rien !

Les perfides m'avaient tout enlevé et me laissaient sans le sou.

J'é ne pouvais plus penser à partir, et je ne voulais pas les poursuivre ; d'ailleurs, ils étaient, peut-être, hors de poursuite. Mais une nouvelle surprise m'attendait ; j'étais à peine revenu de ma stupéfaction, qu'on vint me dire que le propriétaire de la maison réclamait les arrérages du loyer. Pour tout résumer, force me fut de vendre les meubles pour solder les nombreux comptes qui, pendant plusieurs jours, ne cessaient d'arriver.

Mes forces enfin me trahirent et mon état s'aggrava tellement que le médecin qui me soignait me fit transporter chez lui. Il avait appris la perfidie de mes compagnons et me témoigna la plus vive sympathie.

Pendant de longs mois il m'entourait des plus grands soins, et quand je fus enfin revenu à la santé et que je voulais partir, c'était encore lui qui me fournit l'argent nécessaire à mon voyage, m'accompagnant jusqu'au Havre. J'ai appris plus tard qu'il était un ancien ami de mon père ; son nom était Cheste de St-André. Débarqué de nouveau à New-York, je ne pouvais pas me résoudre à revenir au foyer domestique ; j'avais honte de mes folies. Pendant quelques années j'étais de ville en ville, gagnant ma vie comme je pouvais. Enfin, las de voyager, fatigué de la vie, je me décide de revenir me jeter en vos bras. Mais arrivé à Montréal je retombais malade et je me fis transporter à l'hôpital ne m'attendant pas à vous y rencontrer, ma mère, et espérant qu'une mort prochaine allait me délivrer de tous mes maux. Je suis revenu." et sa voix s'étouffait en sanglots, " pour mourir."

* *

C'était la veille de Pâques.

Dans une des maisons les plus élégantes de la rue St-Denis, une famille heureuse se préparait à se mettre à table. C'était à l'heure où les bourdons de Notre-Dame unissent leurs voix aux cloches de St-Jacques pour chanter l'Angelus du soir.

La famille ne nous est pas inconnue. Nous y trouvons madame St-Denys, Gustave avec sa famille et Robert.

Oui, Robert, qui, après huit longs mois de maladie, se trouvait enfin rétabli et pour la première fois, depuis sa guérison pouvait descendre sans aide aucune, s'asseoir à la table de son frère.

La joie était au comble.

Tout à coup on entend sonner à la porte, puis une voix demandant monsieur Gustave de St-Denys.

A cette voix, Robert eut un tressaillement de joie ; c'était son sauveur de la France, son médecin, le Dr Cheste de St-André.

Pendant la longue maladie de Robert, madame St-Denys lui avait écrit le remerciant d'abord pour les soins prodigués à son fils puis pour sa vive sympathie et l'invitant, en même temps, de venir passer quelques mois au Canada. L'invitation acceptée, on s'arrangea pour qu'il arrivât à temps pour s'unir à l'allégresse de ses bons amis de la France au Canada.

Inutile de décrire ici le bienveillant accueil qui lui fut accordé. Robert ne pouvait pas assez faire pour témoigner sa reconnaissance à celui qu'il appelait encore son sauveur.

* *

Gustave vit encore, non loin de Montréal. Sa mère est allée depuis longtemps rejoindre son mari dans un monde meilleur.

Et Robert ?

Robert est entré dans l'ordre des Frères des Ecoles Chrétiennes.

Dégoûté de la vie qu'il avait trop connue, il trouve maintenant son bonheur en enseignant aux jeunes cœurs la parole de Dieu et en leur indiquant avec verve les dangers qu'ils courent en ne pas écoutant les conseils et les avis salutaires de leurs parents. Quant au docteur de St-André, après avoir passé quelque temps au milieu de la société canadienne de Montréal, il fut rappelé en France par affaire de gouvernement.

Aux dernières nouvelles reçues de lui, il avait abandonné la pratique de sa profession et menait une vie paisible et heureuse avec sa famille dans une villa tout près de Paris où les français du Canada sont toujours bienvenus.

JOHN J. BRENNAN

Montréal, avril 1891.

Entre bohèmes.

— Moi, dit l'un, je n'ai pas mis mon habit depuis un an.

Eh bien, moi, dit l'autre, je l'ai mis au fois.... au clou !

PRIMES DU MOIS D'AVRIL

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois d'AVRIL, a eu lieu samedi, le 2 mai, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	24,838....	\$50.00
2e prix	No.	20,136....	25.00
3e prix	No.	8,823....	15.00
4e prix	No.	16,023....	10.00
5e prix	No.	22,123....	5.00
6e prix	No.	15,715....	4.00
7e prix	No.	36,163....	3.00
8e prix	No.	4,901....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

91	6,334	17,127	23,136	27,479	34,066
395	7,785	17,861	23,143	28,049	34,491
443	9,138	18,684	23,537	28,349	34,510
501	9,604	18,927	23,577	28,374	35,107
620	9,638	18,999	23,618	29,756	35,135
1,025	13,401	19,113	23,624	31,660	36,121
2,699	13,752	20,123	23,756	32,498	36,433
2,796	14,016	20,345	24,746	32,770	36,929
2,819	15,035	20,497	24,942	32,935	37,043
3,426	15,151	20,564	26,322	32,948	37,082
4,202	15,781	20,591	26,623	33,241	37,662
4,621	16,221	21,273	26,705	33,508	37,739
4,997	16,404	21,616	26,994	33,555	37,827
5,030	16,688	22,039	27,333	33,925	39,638
6,331	16,724				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'AVRIL sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec

CARNET DE LA CUISINIÈRE

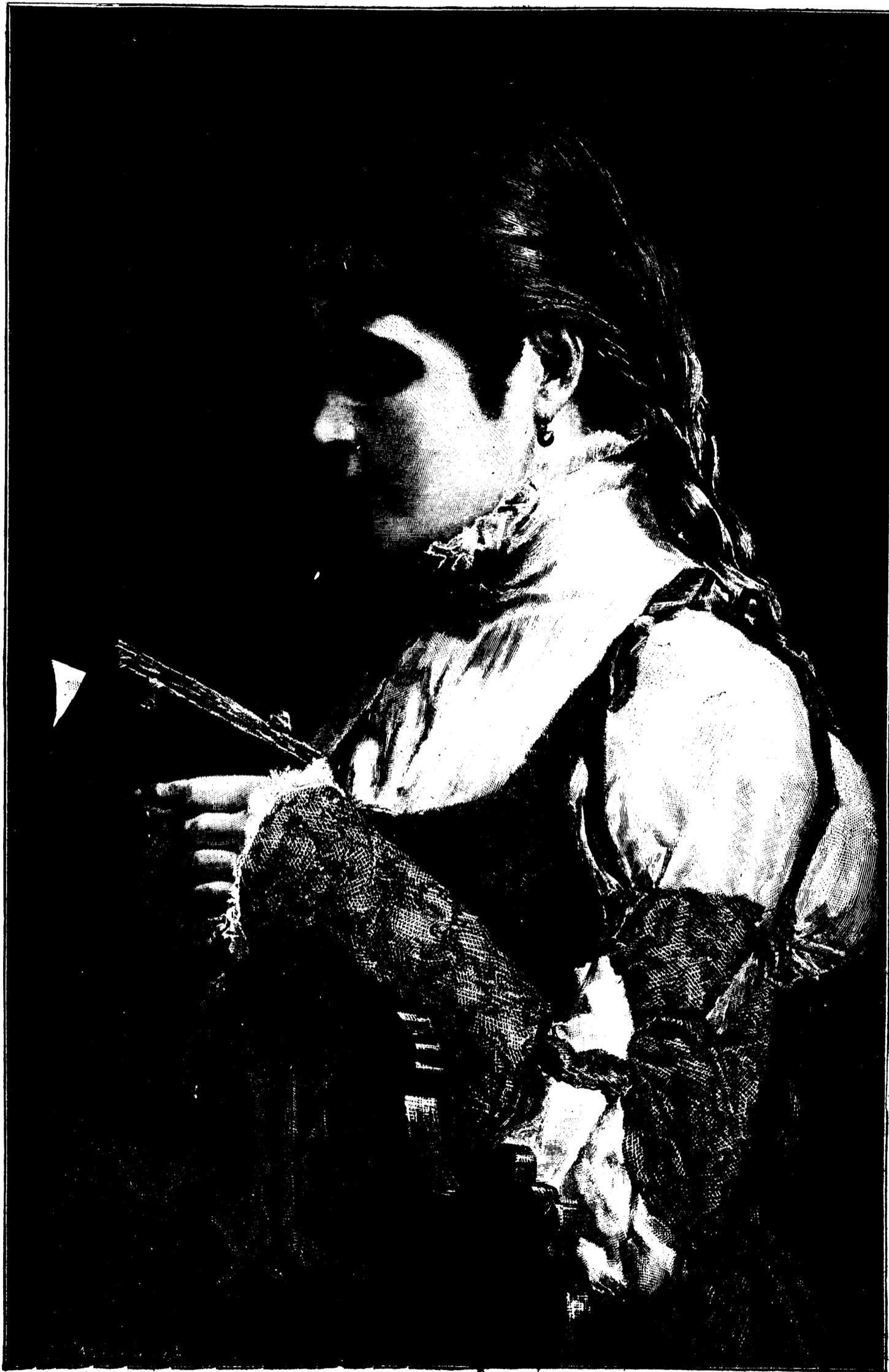
Pour enlever le mauvais goût et l'odeur moisie des légumes. — Les légumes, en séjournant trop longtemps à la cave, gagnent un goût et une odeur moisie ; cela se dissipera en versant dessus une dissolution d'un quart d'once de chlorure de chaux dans une pinte d'eau ; si la mauvaise odeur est trop forte, on les met pendant deux heures dans cette eau et puis on les lave comme à l'ordinaire.

Choux-fleurs au gratin. — Il faut les faire cuire comme pour les manger à la sauce blanche, les bien égoutter et les écraser avec beurre, crème, sel, poivre. Beurrez le fond d'un plat creux, mettez-y les choux-fleurs, égalisez le dessus, saupoudrez de mie de pain finement émiettée, arrosez de beurre et faites prendre couleur au feu ou sous le four de campagne. On peut y ajouter du fromage de gruyère râpé, ce qui les rend délicieux pour les personnes qui aiment le fromage.

Pommes flambantes. — Pelez des petites pommes arrangez au fond d'un casserole, couvrez les avec de l'eau et du sucre concassé, ajoutez zestes d'orange ou de citron. Faites les bouillir, qu'elles soient cuites sans être près de s'écraser. Retirez les avec précaution, l'une près l'autre, et mettez les en pyramide dans un plat qui aille au feu. Faites réduire le jus en sirop épais, arrosez-en la pyramide, que vous saupoudrez après abondamment de sucre râpé. Arrosez de rhum et mettez y le feu en servant le plat sur la table.



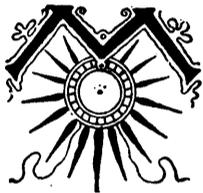
BEAUX-ARTS. — PROMENADE DU MATIN



BEAUX-ARTS. — A L'EGLISE



PAR JOURNAUX ET REVUES



ALGRÉ toute ma bonne volonté, je n'ai pas eu de loisirs pour venir continuer plus tôt, amis lecteurs, ces petites excursions que nous avons commencé de faire ensemble, dans les revues et les journaux de l'un et l'autre monde.

Cela a bien pu, et j'en serais assurément le moins surpris de tous, ne vous intéresser que peu ou prou, mais j'ai l'égoïsme de me complaire à payer à mes confrères ce léger tribut d'hommage : si vous ne me le défendez pas absolument, je m'en vais recommencer.

* *

Salut d'abord à ceux de mon pays, et avant tous les autres, aux organes foncièrement catholiques et français convaincus que sont l'*Etudiant* et le *Couvent* de l'abbé Baillargé, à Joliette, la *Vérité* que rédige, à Québec, M. J.-P. Tardivel, et la *Revue canadienne*, à Montréal.

On connaît déjà bien l'œuvre de l'abbé Baillargé, cette féconde et alerte plume, ce publiciste émérite qui a su — par un secret de lui seul connu — faire marcher de front la publication, depuis cinq ans de deux, et depuis quelques mois de trois revues, dont l'une hebdomadaire et les deux autres mensuelles. J'ai parlé naguère de la *Famille*, la dernière fondée de ces revues, les deux autres sont l'*Etudiant* et le *Couvent*, fondées, l'une en 1885 et l'autre en 1886. La même idée qui a fait naître récemment la *Famille*, pour l'apostolat littéraire au foyer, avait présidé à l'apparition et aux développements de ses deux sœurs aînées. L'*Etudiant* s'adresse aux jeunes gens des collèges et des universités, le *Couvent* aux jeunes demoiselles de nos pensionnats et même des antichambres de la vie mondaine. L'un et l'autre sont en grande faveur auprès de chacune de ces classes et mériteraient de l'être encore bien davantage, tant ils ont su se montrer fidèles, toujours et partout, à leur belle devise : "Instruire et former, tout en amusant". L'*Etudiant* coûte d'abonnement 50 centins, le *Couvent* 25 centins par année. C'est d'un bon marché à n'y pas croire. S'adresser au Rév. F.-A. Baillargé, collègue de Joliette, à Joliette, P. Q.

* *

La *Vérité*, de Québec, est un organe militant, où la littérature trouve pourtant, de temps à autre, une place d'honneur : témoin, l'exquise nouvelle qu'elle vient de publier, l'*Enfant sans mère*. Je veux, en passant, l'en féliciter. J'accuse en cet organe, en même temps, le seul journal vraiment indépendant qu'il y ait peut-être sous notre ciel canadien, par conséquent le seul capable d'être véritablement moralisateur et sincèrement vrai. La *Vérité* se défend d'être l'organe d'aucune faction politique, c'est à bon droit ; mais elle ne peut s'empêcher, et cela fait sa gloire, de paraître le porte-voix d'un grand parti qui se forme, dont la nécessité s'imposait et dont l'existence va se révélant de plus en plus, le parti des catholiques dévoués, des fermes patriotes.

Ceux qu'ennuient les disputes, plus que terre à terre des journaux de parti, ceux à qui il plairait de lire, chaque semaine, un exposé précis et impartial des événements politiques, religieux ou sociaux, ayant trait à notre pays, notre province de Québec surtout, ceux, enfin, qui aiment à voir la cause du vrai, du bien, du juste, vaillamment défendue, ceux-là éprouveront beaucoup de satisfaction à parcourir les colonnes du journal la *Vérité*. Abonnement, deux piastres par an ; adresse : M. J.-P. Tardivel, directeur-propriétaire, Chemin Sainte-Foye, près Québec.

Voici la doyenne de toutes les revues littéraires qui existent, à l'heure qu'il est, chez nous : la *Revue Canadienne*. Elle est à présent dans sa vingt-sixième année d'existence et dans la troisième phase de son développement. Ça été jadis le panthéon littéraire, chez nous, et toutes les plus fines plumes canadiennes-françaises tenaient à honneur d'y placer quelque article. Nous ne nommerons pas tous les littérateurs qui, il y a une vingtaine d'années, avaient rendu bien célèbres les pages de ce recueil, la liste serait trop longue. Il faudrait inscrire des morts sans nombre, tels que Chauveau, Dunn, Provancher, Tessier, Trudel et cent autres, des vivants encore plus nombreux, comme Fréchette, Royal, Lemay, Legendre, Casgrain, Verreau, Sulte et mille encore. Depuis les jours de cette jeunesse dorée, la vieille revue comme toutes les autres qui ont vécu ici a subi les vicissitudes du sort, a passé par des épreuves parfois bien cruelles, a vu la mort de près. Néanmoins, depuis quelques années que le cercle l'*Union Catholique* a commencé à la publier sous son patronage elle se ragailardit de jour en jour et ne désespère plus de voir revenir les beaux temps d'autrefois.

La *Revue Canadienne* sort chaque mois par livraisons de soixante et quatre pages : prix de l'abonnement deux piastres par année. Aux bureaux de la revue, rue St Jacques, à Montréal.

* *

Un autre-brave petit journal, parmi nos confrères de la métropole, qui fait peu de bruit mais accomplit sûrement son œuvre c'est le *Sténographe canadien*, fondé il y a deux ans, pour la diffusion de la sténographie Duployé dans la classe étudiante. Sous la direction habile de MM. Laroche, Gabard et Malo, les éditeurs et rédacteurs, il accomplit de rapides progrès et marche sans dévier au but qu'il s'est proposé. Il n'y a pas un écolier, un étudiant quelconque, s'adonnant à la sténographie, qui voudra se priver de lire cette aimable petite gazette mensuelle, au prix minime de une piastre par an. Les amateurs même y goûteront beaucoup de plaisir.

* *

Passons maintenant aux gazettes et revues d'outremer. Me voici en face de toute une série de nos échanges parisiens : je n'ai que l'embarras du choix, mais je vous certifie que c'en est un assez grand, tant ces publications sont nombreuses et variées. Allons, décidons-nous pour les premières sous la main, et mentionnons, pour aujourd'hui, avec l'*Illustration*, la *Revue mensuelle du Monde Latin*, la *Revue Artistique et Littéraire pour tous*, le *Magasin Pittoresque*, l'*Echo de la Semaine*.

L'*Illustration*, le grand journal illustré par excellence, la gloire de la presse non-seulement parisienne, mais on peut dire de la presse cosmopolite. Voilà un journal dont aucun bibliophile ne voudrait manquer d'enrichir ses collections. Malgré la souscription en apparence élevée, ça ne paraît être rien du tout (44 frs par an, i. e. \$8 80, à l'étranger), si l'on compare le prix de l'abonnement avec l'importance de la publication. Ces magnifiques livraisons, grand format, de 20 pages sur papier glacé, avec riche couvert, sont assurément au meilleur marché, à soixante-quinze centimes (15 centins) chacune. Et je ne parle là que de la forme. Que dirai-je du texte ? Il faut voir, il faut lire l'*Illustration* pour être édifié. Il faut voir ces splendides gravures sur bois, réussies au parfait, et toujours de prime actualité, ces illustrations en couleur, qui reviennent périodiquement et sont toujours un succès de publication, puis les croquis de Henriot, si fantastiques et amusants, les gravures scientifiques, les pages musicales de grand luxe, etc., etc. Il faut lire les chroniques de toute sorte qui émaillent ces colonnes, les articles divers si bien pensés, les explications de gravures, spirituelles et justes, les nouvelles et récits toujours charmants, et tout spécialement le feuilleton de l'*Illustration*, choisi avec le plus grand soin, et édité de la façon la plus luxueuse qu'on puisse imaginer. On s'abonne à l'*Illustration* en

s'adressant au directeur, rue St-Georges No 13, à Paris.

* *

La *Revue du Monde Latin* est une des meilleures publications du genre à Paris. Sous l'habile direction de M. le comte de Barral, cette revue, comme son nom l'indique, s'occupe de l'histoire et du développement de la race latine par le monde. C'est dire comme son action nous touche de près, nous les Canadiens-Français, descendants de cette noble et grande race, perdus au milieu des rejets sans nombre de la race saxonne qui nous environne et voudrait nous circonscire.

La *Revue du Monde Latin* est publiée à Paris, par livraisons mensuelles de cent quarante pages, au No 19 boulevard Montmartre, et l'abonnement annuel en est de trente six francs, soit \$7 20 pour l'étranger. Outre la grande mission ethnographique qu'elle s'est imposée, la *Revue du Monde Latin* a bien d'autres attraits. Questions diplomatiques, nouvelles et romans, exquisément touchés et inédits toujours, articles de variétés, voyages, courrier mondain, chronique des théâtres, bulletin bibliographique, etc., etc., tout cela concourt, à chaque mois, à faire des livraisons de la revue un recueil de goût que l'on consulte avec le plus vif intérêt. Faut-il parler de ses collaborateurs ? Ce sont toutes des plumes exercées, la plupart déjà bien connues, les autres de maîtres écrivains qui se révèlent.

* *

La *Revue Artistique et Littéraire pour tous* (2 impasse Châlon à Paris, livraisons mensuelles de 16 pages, in douze, abonnement 4 francs ou 80 centins par année) est un lutin de la littérature à côté des grands organes dont nous venons de parler. Mais comme il est sage et charmant toujours cet agréable petit lutin que l'on voit avec plaisir nous arriver chaque mois ! Cela tient sans doute beaucoup au talent de son rédacteur, Miss E. Ehrtonne, si avantageusement connue de nos lecteurs. Cette savante directrice, par un tour de force à elle propre, sait accumuler dans ces brièves pages des fleurs littéraires, tombées pour un grand nombre de sa corbeille enchantée, autant qu'il faut pour captiver au plus haut point l'attention du lecteur. La maison Lorin aîné se sert de la *Revue Artistique et Littéraire* pour lancer dans le public un système d'architecture pour le ménage, à bon marché, appelé le *découpage pour tous*. Elle est parvenue à populariser ainsi cette jolie industrie et la revue a su se créer du même coup un public dévoué.

* *

Le *Magasin pittoresque* : il n'y a pas beaucoup de lecteurs français, de par le monde, qui ignorent cette savante publication, fondée par M. Edouard Charton de regrettable mémoire. Ce n'est donc pas tant de la faire connaître qu'il peut s'agir que de rappeler comme ses articles scientifiques, ses relations de voyages, ses études d'antiquités méritent de fixer l'attention des connaisseurs. Nous leur recommandons vivement cette aimable revue qui, malgré le changement de mains, est encore digne du fondateur.

* *

La même remarque que je viens de faire s'applique encore à l'*Echo de la Semaine* qui est aussi déjà bien connu de tout le public lecteur français, en dépit de ses quelque trente mois d'existence seulement. Qu'il nous suffise de remarquer que cette publication ne méritait pas peu la vogue qu'elle a atteinte, étant donné le soin qui préside à sa composition. Cette mission de faire écho à la presse parisienne, la plus intéressante qui soit au monde, dit assez ce qu'elle doit être. Chroniques, causeries, nouvelles, romans, théâtres, poésie, agriculture, art militaire, éducation, musique même, c'est une anthologie impayable que cette revue hebdomadaire. Et pourtant ça ne coûte d'abonnement que 7. 50 frs. ou \$1.50 par année. Rédacteur en chef Victor Tissot ; directeur Edmond Richardin, 3, Place de Valois, à Paris, France.

JULES SAINT-ELME.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 9 MAI 1891

FLEUR-DE-MAI

TROISIÈME PARTIE

LA FADE GRISE

Et s'adressant à Blanche :

—Toi, ma sœur, prends mon bras... et rentrons auprès de notre mère...

La jeune femme obéit à son frère, et tous deux passèrent à côté de Gaston Souchard, sans l'honorer d'un regard.

Pour le pauvre la Glandière, il se faisait petit, petit, derrière le tronc d'arbre, où il cherchait à se dissimuler, en continuant à ronchonner :

—Les gendarmes ! La police !... C'est ça qui ne serait pas correct, par exemple !... S'il croit que je vais, comme cela, me fourrer dans la nasse pour son plaisir, il se trompe joliment, par exemple !...

Henri, sa sœur, ainsi que M. de Marcenay et le docteur Valroy reprenaient le chemin de Lauriac.

Le marquis s'excusait auprès de ses deux amis.

—Je ne me doutais pas, en vous amenant en Sologne, que je vous obligerais à assister à une scène de famille... Elle est terminée au mieux, bien qu'elle ait été essentiellement désagréable. Pardonnez-moi ce pénible incident, mes chers amis, je ferai tous mes efforts pour vous le faire oublier pendant votre séjour à Lauriac.

Mlle Loulou était portée par Bernard qui maniait comme la plus fragile des poupées l'adorable petite fille...

—Tu vois bien, Bernard,—fit Loulou,—une fois que l'on fut hors de portée de Gaston et surtout de l'horrible Romain qui lui avait inspiré une si violente terreur.—tu vois bien, n'est-ce pas, Bernard, c'est mon papa, ce vilain monsieur-là, qui vient encore de faire pleurer maman... Eh bien, je ne l'aime pas du tout...

Et s'agitant, se trémoussant, comme si elle eût eu des fourmis dans les jambes, elle dit encore au garde :

—Mets-moi à terre, mon bon Bernard, je suis très grande, vois-tu, et je veux marcher comme les autres.

Bernard obéit cherchant à reprendre la petite fille par la main.

Elle lui échappa avec la légèreté d'un écureuil, et s'en fut reprendre la main de sa mère.

Puis recommençant son babil, elle dit encore :

—Non !... je n'aime pas du tout ce papa là ! moi... Il est devenu très laid, d'abord !... Il a une grande raie rouge qui lui coupe la figure... Et puis, il y a ce vilain homme qui voulait me prendre... tu sais, le grand singe qui m'a fait peur... Enfin, je ne veux plus de ce papa-là, moi...
Avec ses grands yeux étonnés et chercheurs, elle regarda autour d'elle.

Et prenant la main de Valroy, qui se trouvait sur la ligne du bois, à la même hauteur qu'elle à cet instant :

—Toi ! dis, monsieur !... qui as l'air si bon... tu ne voudrais pas être mon papa pour toujours ?...
Il est des mots d'enfant qui pénètrent profondément dans les cœurs...

Celui de la petite Loulou fut-il de ceux-là ?...

Toujours est-il que Valroy, qui venait d'être présenté seulement quelques instants auparavant à Blanche de Lauriac, et qui la voyait pour la première fois de sa vie, leva les yeux sur elle, et se sentit profondément troublé.

Ses regards et ceux de la jeune femme venaient de se croiser, et de son côté Blanche avait rougi subitement, sans se rendre compte de l'embarras qui venait de s'emparer d'elle.

On arrivait au château, et la marquise en faisait les honneurs avec cette affabilité des réels grands seigneurs qui a si bien le talent de mettre les invités à l'aise et de leur rendre agréable et douce l'hospitalité offerte.

Au reçu de la dépêche de Me. Famchon, le marquis Lauriac, à tout hasard, n'avait fait qu'un bond chez son ami Octave de Marcenay.

—Je t'emmène,—lui avait-il dit sans autre préambule, j'ai besoin de toi.

La réponse avait été celle que le marquis était en droit d'attendre d'Octave :

—Le temps de boucler une valise et je te suis.

—Tu ne me demandes pas où je t'emmène ?

Octave se mit à sourire.

—L'endroit m'importe peu... Tu as besoin de moi, cela me suffit...

—Je t'emmène à Lauriac...

—Je serai enchanté d'être présenté à la marquise.

—Oui, mais c'est que mon aimable beau-frère a manifesté le désir de se rendre à Lauriac. Il veut, je crois, intimider, en mon absence, ma mère et ma sœur.

—Ah ! ce monsieur menace ?

—Parfaitement.

Il a besoin d'une seconde leçon, tu la lui donneras.

—J'y compte bien.

—Ah ! pendant que tu y es, emmène donc Valroy avec nous.

—J'allais te le demander.

—Je ne suis pas content de Valroy. Ce garçon là s'ennuie... Le travail lui est pour l'instant interdit... Les fièvres perniciosuses l'ont éteint de telle sorte qu'il bat le pavé de Paris, ne sachant où aller, et éprouvant un spleen abominable. Il m'inquiète. Une promenade à la campagne, même pendant la saison d'hiver lui fera le plus grand bien.

Voilà de quelle façon le déplacement des trois amis avait été décidé, et nous venons d'assister aux premiers résultats qu'il venait d'avoir.

Laisant pendant un court moment Blanche de Lauriac faire aux deux jeunes gens les honneurs de Lauriac, la marquise avait entraîné son fils dans ses appartements, pour connaître de quelle façon s'était terminée la scène qui venait d'avoir lieu.

—Tranquillisez-vous, ma mère,—avait répliqué Henri,—j'ai chassé ce drôle, et nous ne le reverrons plus.

La marquise secoua la tête.

—Cet homme-là nous hait, toi et moi... Nous sommes les deux obstacles qui lui barrent la route. Si nous n'étions pas là, il croit qu'il aurait aisément raison de Blanche, et qu'il pourrait gaspiller à loisir notre fortune.

—Nous y mettrons le holà, ma mère. Le plus sûr, c'est d'agir comme vous l'avez fait et de lui couper les vivres... tant qu'il ne consentira pas à vivre en Amérique.

—On revient d'Amérique. Tu le vois.

—Oui, mais s'il veut avoir de l'argent... et c'est la seule chose à laquelle il tienne, il sera bien forcé d'y retourner.

—Hum ! Il est capable de tout.

—Oui, et c'est là ce qui m'inquiète... Car, ainsi qu'il l'a dit, il a la loi pour lui...

Un pâle sourire vint errer sur les lèvres de la marquise.

—Je ne crains pas qu'il l'invoque... Il nous a menacés,—m'as-tu dit,—d'un commissaire de police et des gendarmes... Si nous le voyons jamais ainsi escorté, crois-moi bien mon fils, il ne sera pas à craindre. Ce n'est que de lui que la police et la gendarmerie auront à s'occuper.

—Que voulez-vous dire, ma mère ?...

—Rien ! ne m'interroge pas... et allons recevoir nos hôtes.

Henri suivit la marquise, tout en murmurant :

—Je crois que ma mère en sait beaucoup plus long qu'elle ne veut bien le dire sur le compte de monsieur mon beau-frère.

Mme de Lauriac pénétrait dans le grand salon, tout comme le maître d'hôtel se présentait aux portes pour annoncer que la marquise était servie.

Et un instant après, les hôtes de Lauriac étaient réunis autour de la table hospitalière, dans une immense salle à manger meublée de grands bahuts

merveilleusement fouillés et de dressoirs chargés de vaisselle plate aux armes des Lauriac.

Un menu choisi, délicat, de grands vins authentiques, le tout servi sans bruit par des laquais stylés, afin que nul incident ne vint interrompre une conversation intéressante.

Avec Octave de Marcenay, Raoul Valroy, Henri lui-même, qui avait énormément voyagé en simple touriste, on pouvait en un instant effleur cent sujets divers, que la marquise et Blanche, en femmes intelligentes et instruites, passaient en revue avec un intérêt toujours croissant.

Naturellement on devait en arriver aux grands voyages de Marcenay et de Valroy, mais les deux explorateurs se montraient sur ce chapitre excessivement réservés ; les hommes de réelle valeur éprouvent toujours une extrême gêne à se mettre en scène.

Avec ce tact qui caractérisait la marquise, elle abandonna bien vite les explorateurs et les expéditions lointaines, comptant sur l'occasion qui aurait seule raison de l'obstiné mutisme de ses deux hôtes.

A un imperceptible signe de sa mère, Blanche avait donné un autre tour à la conversation, au moyen d'une déviation imperceptible.

—Alors,—dit elle, en s'adressant particulièrement à Octave de Marcenay,—vos expéditions lointaines, vos chasses aux grands fauves, aux terribles félins, que nous ne vous demandons pas de nous raconter, nous savons faire des sacrifices pour ne pas être indiscrets, alors, ces grandes aventures ne vous ont point blasé sur le modeste sport que nous pouvons vous offrir ?

—Non, chère madame,—répliqua l'explorateur—nous sommes demeurés grands chasseurs, Valroy et moi, et nous ne sommes nullement blasés, veuillez bien le croire. A l'heure qu'il est, j'ai autant de plaisir à peloter un perdreau à l'arrêt d'un chien qu'au début de ma carrière. Et croyez-moi également, les émotions de la chasse au sanglier sont tout aussi violentes que celles que l'on ressent à une battue au tigre... Ce sont des plaisirs différents, qui sont servis par d'autres cadres, mais ils sont demeurés pour mon ami et moi de très grands plaisirs... N'est-ce pas, Raoul ?...

Valroy interrogé directement, leva sur son ami ses grands yeux mélancoliques, tout en répondant :

—Oui, je l'avoue, j'ai conservé un très grand plaisir à pratiquer tous les sports, tous ceux du moins auxquels les désordres de la fièvre me permettent de me livrer encore.

—Vous avez été horriblement malade, monsieur ? —demanda avec intérêt la marquise.

—Oui, madame, horriblement, c'est le mot, quand on se voit mourir chaque jour, que l'on se sent à charge à soi-même et surtout aux autres, quand sans cesse on grelotte sous un ciel de feu, et que l'on est poursuivi par cet épouvantable frisson, qui vous rend plus faible encore qu'un enfant débile, et à la merci du dernier des dangers.

Octave de Marcenay hocha la tête.

—Oui, la fièvre,—on dit bien "Les fièvres", sont un horrible mal, et il faut les avoir ressenties à deux mille lieues de la mère patrie, loin des siens, loin de tous, pour comprendre l'horreur que vous inspire ce mal, aussi bien au moral qu'au physique.

—Les sauvages ont-ils la fièvre,—demanda Blanche,—souffrent-ils comme les Européens ?

—Non répliqua Valroy,—rarement du moins, mais ils sont sujets à d'autres maladies non moins atroces...

—Allons ! Allons !—fit Marcenay—ne parlons pas de fièvre, c'est ce pauvre Raoul va en ressentir l'affreux frisson... heureusement, il n'y a ici ni fièvres ni sauvages.

Ce fut à la marquise d'intervenir.

—Détrompez-vous, cher monsieur... Dieu merci, la culture en grand des sapins a profondément assaini notre chère Sologne... Il n'y a plus que les malheureux, les pauvres gens qui s'obstinent à vivre au milieu d'eaux stagnantes, avec le fumier à leur porte, qui ressentent encore les atteintes de ce terrible mal. Mais,—je cherche à vous intriguer,—il y a encore des sauvages, même en Sologne. Demandez plutôt à Blanche, c'est grâce à la providentielle intervention d'une pauvre créature absolument sauvage que nous devons d'avoir à côté de nous notre chère petite Loulou, qui est une enfant

horriblement gâtée et très désagréable, mais que nous adorons tous, moi tout particulièrement, en qualité de grand-mère.

Blanche de Lauriac poussa un profond soupir, et son charmant visage exprima une profonde tristesse.

—Oui ! pauvre créature ! J'ai bien fait tout ce que j'ai pu pour la retenir, et je crains bien qu'il ne lui soit arrivé malheur !

Une infortune quelle qu'elle pût être, devait forcément intéresser Raoul Valroy, aussi s'empressa-t-il de répliquer :

—Réellement, madame, vous avez vu une créature vivante à l'état sauvage ?

—Je vous répète,—répondit Blanche, à qui l'interrogation s'adressait,—que c'est à elle que je dois le salut de mon enfant. Louise venait d'être mordue par une vipère... et... j'avais perdu la tête... cette pauvre créature est accourue à mes cris, elle a appliqué ses lèvres sur la morsure... et ma chère Loulou a été sauvée.

Jusqu'à Mlle Loulou, il faut bien lui rendre cette justice, s'était admirablement tenue pendant le repas... Mais comme elle était mise directement en scène, elle se crut permis d'intervenir...

—C'est la Petite-Mai !—dit elle d'un air entendu,—je me souviens bien... Elle a embrassé mon bras longtemps, longtemps... elle est très jolie, la Petite-Mai... J'aime beaucoup, beaucoup, mais... je ne l'ai pas revue... je ne la vois jamais... Pourquoi qu'on ne lui dit pas de venir, aussi ?...

La grand-mère portant un doigt à ses lèvres invita Mlle Loulou au silence, mais la gâtée reprit encore :

—Tiens ! je voudrais la voir, moi !... Pourquoi qu'on ne lui dit pas de venir ?...

—Dans les grandes régions africaines, l'intervention de votre sauvage eût été insuffisante... le poison de certains serpents est tellement foudroyant...

—Il n'y a pas de remède ?...

Blanche interrogeait maintenant directement le docteur Valroy.

—Il en est un, un seul, trouvé depuis peu, encore ne l'a-t-on pas toujours sous la main... Je crois que dans les pays à vipères, il serait d'une efficacité indiscutable.

—Et il consiste ?

Valroy sourit :

—Mais j'ai absolument l'air de faire une conférence. Enfin, je me dévoue, puisque dans ce pays le renseignement peut être utile... Il suffit de faire, avec une seringue de Pravaz, des injections sous-cutanées avec une solution de permanganate de potasse... Ce qui introduit dans le sang un caustique énergique et un violent désinfectant.

—Et vous croyez ?—demanda encore la marquise...

—Je crois que ce remède appliqué promptement peut sauver un individu mordu par un serpent quel qu'il puisse être.

Raoul Valroy fit appel au témoignage de Marcenay.

—Ah ! j'en suis témoin,—répliqua celui-ci.—Nous venions d'établir notre campement, un soir d'orage, sur les bords du lac Nyanza, lorsque l'un de nos laptots poussa un cri de douleur et de désespoir.

« Un petit serpent, long tout au plus de trente centimètres, venait de le mordre au pied droit... Il avait brandi déjà son sabre d'abattis pour se couper le pied, car, connaissant le sort qui les attend, c'est l'énergique remède que les noirs emploient pour échapper à la mort quand ils sont mordus par un serpent "minute",—le nom indique les facultés mortelles de ce terrible petit monstre,—lorsque Raoul sauta sur le noir, lui arracha violemment son sabre d'abattis, et le faisant ligoter par nos hommes, lui appliqua le remède qu'il vient de vous faire connaître. Une heure après l'homme était sauvé... Et deux jours plus tard, il ne s'occupait pas plus de sa morsure de serpent minute que s'il eût été piqué par une abeille ou une guêpe.

Le récit de l'aventure avait vivement intéressé les convives, lorsque M. de Marcenay reprit encore :

—Ah ! Raoul a à son actif beaucoup de sauvetages semblables. Les nègres l'adoraient. Je suis

convaincu que s'il avait voulu il aurait pu se faire couronner là-bas souverain d'un important royaume.

—J'y songeais,—fit Valroy, avec un léger sourire,—n'eussent été ces atroces fièvres je serais revenu en France pour me marier, et là bas, qui sait ? j'aurais sans doute fondé une dynastie.

Naturellement, la boutade de Valroy fut accueillie par une hilarité générale, mais il reprit aussitôt :

Toute cette narration, bien peu intéressante d'ailleurs, nous a éloignés du principal sujet de notre conversation... Nous avons parlé d'une pauvre créature errante et sauvage, et Mlle Loulou a même, je crois, prononcé son nom.

—La Petite-Mai,—répondit Blanche de Lauriac—ou pour mieux dire *fleur-de-Mai* !

—Mais c'est un nom de roman,—s'écria Valroy.

—Mon cher,—interrompit Octave de Marcenay,—je ne crois pas à l'imagination des romanciers... Je la nie absolument pour ma part. Ils se bornent à arranger et à mettre en scène ce qu'ils ont vu, ou ce qu'on leur raconte, voilà tout...

—Tu pourrais bien avoir raison—conclut Valroy—on est toujours en dessous de la vérité. Mais revenons à votre Fleur-de-Mai.

—Vous pouvez bien penser,—répondit Blanche de Lauriac,—que j'ai fait tous mes efforts pour retrouver la pauvre créature qui m'avait rendu ma fille. Elle habitait, avec une femme seule, un petit local non loin d'ici, mais la plus grande partie de son temps, elle le passait dans les bois. Puis, la maison a été fermée, et la Petite-Mai a disparu.

—Ah !—fit Valroy,—voilà une fin de chapitre ; mais j'espère, chère madame, que votre intéressante histoire ne s'arrête pas là.

—Elle a effectivement une suite, ou du moins, c'est moi qui l'établis, car je crois qu'il y a une corrélation directe entre le départ de la Petite-Mai et l'apparition dans la contrée d'une créature fantastique, que nos paysans ont baptisée la Fade-Grise...

—Vous avez vu cette créature ?—demanda Valroy.

—Non ! mais je connais une jeune fille qui l'a aperçue à diverses reprises.

—Pendant toute cette conversation le marquis de Lauriac était demeuré muet. Sa physionomie s'était assombrie.

—Tu as trop d'imagination, ma chère Blanche,—fini il par dire,—ta pauvre créature est une fille muette, une malheureuse affligée, que la misère aura emportée.—Dieu sait où,—et dont jamais nous n'aurons plus de nouvelles... .

—Oh ! j'espère bien le contraire,—s'écria Blanche,—j'ai une trop grosse dette de reconnaissance à lui payer pour ne point croire que je la retrouverai un jour...

—Enfin, madame,—poursuit Valroy,—vous croyez que cette malheureuse a erré et vécu d'une façon absolument sauvage dans les forêts des environs.

—Je crois que la Fade-Grise et Fleur-de-Mai ne sont qu'une seule et même personne... Je sais qu'il est des gens qui ont apporté des fruits, du pain, des pommes de terre à ce pauvre être... Voilà tout ce que je puis vous dire, monsieur... Mais peut-être serons-nous à même d'avoir avant longtemps des renseignements sur son compte.

Cette fois encore Henri haussa les épaules.

—Comment admettre qu'une créature humaine puisse vivre par ce froid, sans ressources, dans nos grands bois, dans nos forêts solitaires !... Tout être humain, s'il s'obstinait à ne pas rentrer dans la vie civilisée, mourrait promptement de froid et de faim...

Valroy et Marcenay, d'un commun accord, secouaient la tête.

—Dieu a mis une bien grande dose de courage et d'initiative,—fit Raoul Valroy,—à la créature qu'il a créée, lorsqu'elle se trouve face à face avec la nature... C'est Napoléon qui a dit, je crois : « Que la nécessité était la sage-femme du génie. » Mettez un homme seul, perdu abandonné sur un îlot de l'Océan. Il redeviendra un être sauvage, il oubliera jusqu'à son nom... Il ne saura même plus parler... Mais il trouvera le moyen de s'abriter, de se nourrir, il vivra enfin...

—Mais !—s'écria Marcenay,—le fait de votre Fleur-de-Mai s'est rencontré fréquemment... Il ne se passe pas d'année sans que l'on signale

des êtres errants, sauvages, je dirai même plus, simésques, vivant complètement libres dans les grandes immensités boisées...

On ignore le passé de ces pauvres êtres. D'où viennent-ils ?... Que font-ils pour être condamnés à cette misérable existence ?... La plupart du temps le mystère qui les entoure demeure dans l'ombre et nul ne parvient à l'approfondir. Les uns sont des abandonnés qui ont trouvé en eux-mêmes assez d'énergie pour lutter et pour retourner ensuite d'eux-mêmes à l'état sauvage ; les autres, des bannis volontaires qui, à la suite d'un chagrin, d'une douleur, d'un crime, se sont condamnés à la vie errante, se rayant du nombre des vivants.

Il s'était fait un silence autour de la table, chacun écoutait la voix chaude et vibrante d'Octave.

Après lui, ce fut Valroy qui prit la parole, et l'attention devint plus vive encore.

Valroy rappelait les nombreux errants dont à diverses reprises, et tout récemment encore, on a constaté la présence dans les grandes forêts de France,—pour ne parler que de notre pays ; dans les Vosges, dans les Ardennes, dans les grands bois de Bretagne, du Midi, du Centre.

Des malheureux qui se suffisaient à eux-mêmes, qui fuyaient avec terreur la présence de l'homme, regardé par eux comme leur pire ennemi, ont été entrevus à maintes reprises.

De quelques uns on a réussi à s'emparer.

La plupart, hommes et femmes, sont morts en peu de temps, entre les murs d'un cabanon, devenus fous bien vite, par suite de la privation de grand air, de l'exercice, de cette vie à l'état naturel, à laquelle ils étaient habitués ; ou encore s'étiolant et s'éteignant sur un lit d'hôpital, et ne pouvant se consoler de la perte de leur liberté.

Ceux-là n'avaient ni état civil ni extrait de naissance, et la gendarmerie dans tout son ensemble eut été impuissante à le leur demander, aussi bien qu'à constater leur identité.

Celui qui écrit ces lignes a connu, ou tout au moins vu, un être sauvage qui vivait, il n'y a pas longtemps encore, dans une forêt de Bretagne, tout auprès du bord de la mer.

Vêtu d'une méchante peau de bique abandonnée sans doute par un rouleur, et rafistolée Dieu sait comment, il habitait un profond terrier, ne se laissant approcher par personne.

De quoi vivait-il ? De braconnage sans doute, de rapines dans les champs de pommes de terre, de betteraves... Il pêchait, car je lui ai vu tendre de grandes lignes de fond, et il prenait aussi des crabes, des tourteaux, des homards qu'il faisait cuire sous la cendre.

Nous lui apportions du tabac, que nous déposions à une courte distance de sa retraite ; c'est ainsi que nous pûmes l'apercevoir à différentes reprises.

Les jours d'orage, de tempête, il se tenait assis sur les roches, en face de la mer mugissante, insensible à la pluie et au vent et il demeurait là de longues heures.

Dans le pays il inspirait une superstitieuse terreur...

Pour les uns c'était un fou... C'était peut-être un sage... On l'appelait *Er Gounif*, "le lapin," parce que comme celui-ci il se terrait, mais personne ne se fût avisé de l'inquiéter, de le tourmenter, ni même de s'approcher de trop près de sa souterraine demeure.

Le lecteur nous pardonnera, je l'espère, cette digression légère ; elle était nécessaire pour rappeler que nous écrivons une histoire vraie, qui n'est malheureusement pas la seule de ce genre, car nous pouvons en donner nombre de preuves à l'appui...

Valroy continuait :

—C'est ce qui explique, dans une foule de circonstances, les apparitions fantastiques des Gobelins, des Goules, des Striges, des Gourils et de tous les esprits follets.

Il y a aussi les Lamies, de très jolies femmes, dans la catégorie desquelles pourrait rentrer votre Fleur-de-Mai, puisque vous l'avez vue si charmante.

—Un ravissant visage,—fit Blanche de Lauriac.

Raoul Valroy eut un léger sourire, tout en regardant la jeune femme qui se sentit involontairement rougir.

Le regard de Raoul disait clairement :

—A coup sûr, elle ne saurait être plus charmante que vous.

Le sentiment de l'admiration est celui que les femmes,—même les plus chastes,—lisent couramment dans les yeux de l'homme à qui elles l'inspirent.

—Enfin,—conclut Valroy,—je voudrais bien la voir votre Fleur-de-Mai, si c'est en même temps votre Fade-Grise.

—Eh ! qu'en voudriez-vous faire, monsieur ?—demanda involontairement Blanche.

—Il y a là un sujet intéressant à étudier, un cerveau à arracher peut-être à la démence....—Peut être aussi une bonne œuvre à accomplir.

—Ah ! je voudrais y être de moitié,—répliqua aussitôt la jeune femme,—j'ai une grande dette de reconnaissance à lui payer !

A cet instant un domestique entra dans la salle à manger et s'approchant de Blanche de Lauriac murmura quelques mots qu'elle seule put entendre.

Elle se leva vivement en disant à Valroy :

—Tenez ! monsieur.... Il y a là une jeune fille qui me fait demander et qui pourra nous donner peut-être des renseignements sur la Fade-Grise, car elle l'a vue à courte distance et plusieurs fois.... Sitôt qu'elle m'aura dit le sujet de sa visite, je vous la présenterai, si vous le voulez bien, et vous pourrez l'interroger vous-même.

Le domestique venait effectivement d'annoncer la venue de Reynette, la fille des Buteaux qui demandait instamment à parler à Mme Blanche.

La jeune femme s'avança dans le vestibule et se trouva face à face avec Reynette, qui était encore une fois tout en larmes.

Blanche n'eut pas le temps de lui demander le motif de sa venue, car à sa vue les sanglots redoublèrent.

—Ah ! madame ! ma bonne madame !—s'écria la pauvre Reynette,—vous m'avez dit de venir vous trouver quand je serais dans la peine.... Et alors, je suis venue.... parce que, voyez-vous, ma chère dame, Victor.... non, Victor ne veut pas entendre parler de la grosse Mélanie des Vernes.... Sa mère, la mère à Victor, lui fait les mille misères, et il préfère.... Ah ! ma bonne madame, si vous saviez.... Il préfère comme ça partir pour la Chine, les Annamites et le Tonkin ! tout cela à la fois ! ma bonne madame !.... Jugez si nous sommes à plaindre !....

Cette fois encore Blanche de Lauriac calma Reynette avec de bonnes paroles.

—Je vais faire tout ce qui dépendra de moi,—dit-elle,—mon frère écrira aujourd'hui même au comte Stroganof. Et celui-ci, qui est la bonté même, interviendra certainement auprès du père de Victor.... La !.... mais ne pleurez plus, ma chère enfant.... Ne pleurez plus, autrement je ne me mêle plus de rien....

Les yeux de Reynette se séchèrent comme par enchantement à l'énoncé de cette menace.

—Oh ! ne faites pas ça, ma chère dame,—fit la jeune fille en joignant les mains.—Victor et moi, vous voyez bien, nous n'avons d'espoir qu'en vous.

—Je vais faire immédiatement en sorte que votre chagrin cesse.... Mon frère écrira dès ce soir, je vous le promets. En retour, j'ai quelque chose à vous demander.

—A moi ! madame,—fit Reynette toute surprise.

—Oui ! Il y a là un des amis de mon frère, un monsieur de Paris, très savant, qui désirerait vous entendre lui raconter tout ce que vous savez sur la Fade-Grise....

Reynette baissa la tête.

—Ah ! ma bonne dame ! je suis bien malheureuse depuis qu'elle a quitté le pays.... allez ! Notre malheur à Victor et à moi date de là....

—Enfin, je vais vous conduire à M. Valroy. Ne vous déconcertez pas et dites-lui tout ce que vous savez sur le compte de votre bonne fée....

Blanche rentra aussitôt dans la salle à manger, le déjeuner prenait fin. Valroy était donc complètement de loisir pour soumettre Reynette à l'interrogatoire qu'il avait envie de lui faire subir.

—Je vous laisse,—dit Blanche,—après avoir installé la jeune fille et Valroy dans un petit salon.

Puis elle dit encore à Reynette :

—Comme je vous l'ai promis, mon enfant, je vais m'occuper de vous.

—Oh ! merci, ma bonne madame, merci de tout mon cœur.

Dès sa rentrée dans la salle à manger, la jeune femme s'adressa à son frère :

—Henri,—demanda-t-elle,—as-tu écrit à ton ami le comte Stroganof ?

—Pourquoi lui aurais-je écrit ?—fit le marquis de Lauriac,—dont le visage se rembrunit subitement.

—Mais pour qu'il vienne en aide à mes deux protégés, à mes deux amoureux....

—J'avoue que je l'ai oublié.

—Eh bien ! pour me faire grand plaisir, tu vas lui écrire immédiatement.

—Et pourquoi veux-tu qu'il s'intéresse aux amours de tes Solognots ?

—Mais parce que tu m'as dit toi-même que lui et la comtesse étaient des cœurs excellents, réellement bons, excessivement charitables, et qu'il suffira sans doute d'une intervention directe du comte pour empêcher deux êtres qui s'aiment d'être malheureux toute leur vie.

Et comme son frère, visiblement embarrassé hésitait encore, Blanche ajouta :

—Le comte Fédor est colossalement riche....

Cela lui coûtera bien peu de chose de doter Reynette pour que le père de Victor permette à son fils de l'épouser. Travailler au bonheur des autres, c'est encore le meilleur emploi qu'il puisse faire de sa fortune. D'ailleurs, tu peux lui dire de ma part, bien que je ne connaisse pas encore ton grand ami, que sur ma bourse même, je paierai la moitié de la dot de Reynette.... Vous me le permettrez, bien ma mère et je suis persuadée, —j'ai mes superstitions, vous le savez,—que cela nous portera bonheur à Loulou et à moi, nous en avons tant besoin.

Bien entendu la marquise n'avait aucune objection à adresser en cette circonstance à sa fille.

Henri promit donc d'écrire sur l'heure à son ami.

—Seulement,—ajouta-t-il,—je ne sais où il se trouve en ce moment. Est-il aux Souches, demeure-t-il à Paris, voyage-t-il ?.... La dernière fois que je l'ai vu, je l'ai trouvé très sombre.... La comtesse plus mélancolique encore que jamais. Entre ces deux êtres, si dignes, si nobles, si charmants tous les deux, il semble exister un chagrin que je ne puis m'expliquer.

—Il ne t'en a jamais parlé ?—demanda Blanche.

—Jamais, et tu comprends bien que la plus simple des discrétions m'a fait un devoir de ne jamais l'interroger.... Fédor sait que le jour où il aura besoin de moi mon sang et ma chair sont à lui.... Il sait où me trouver.... cela suffit.

—C'est la seule façon de comprendre l'amitié,—appuya Octave de Marcenay.

—Allons mon frère, un bon mouvement,—fit Blanche,—écris à l'instant même.... je l'ai promis à ma protégée, et je ferai porter la lettre par un homme à cheval.... Fais-la bien pressante....

Raoul Valroy rentra sur ces entrefaites.

—Eh bien !—demanda Blanche de Lauriac, en se rendant auprès de Reynette pour prendre congé de la jeune fille, et lui annoncer que l'on allait immédiatement s'occuper de ses affaires de cœur

—Eh bien ! c'est très curieux.... Elle est convaincue, cette enfant, qui est charmante du reste, qu'elle a eu affaire à un être surnaturel.... Votre petite amie m'a beaucoup intrigué.... Elle est convaincue qu'elle reverra la Fade-Grise, et que le jour où elle la trouvera, celle-ci saura bien mettre un terme à ses malheurs....

—Et que concluez-vous ?—fit la marquise de Lauriac....

Raoul Valroy hocha la tête.

—Je ne sais.... Je pressens un grand malheur, une infortune profonde.... Jeune, jolie, abandonnée à elle-même, cet être mystérieux, vivant à l'état sauvage dans les bois, éveille à la fois mon intérêt et ma curiosité.

Octave de Marcenay eut un sourire.

—Depuis que ta santé a été ébranlée, mon pauvre ami, depuis que les fièvres maudites ont eu raison de toutes tes énergies et t'interdisent à tout jamais, j'en ai peur, les grandes aventures, je cons-

tate que tu essaies de te raccrocher à tous les dadas que tu rencontres sur ta route.

D'un geste de la main, Raoul Valroy menaçait son ami.

—Octave !.... je ne te reconnais point là, toi l'homme au grand cœur ! l'ami, le protecteur de tous ceux qui souffrent !.... tu appelles "dada" l'intérêt que peut inspirer une créature malheureuse !

—C'est vrai, j'ai tort.... mais je te vois t'emballer.... et te préparer peut-être une désillusion nouvelle.... Tu vas chercher cette enfant, cette petite sauvage.... et quand tu l'auras trouvée, en admettant que tu finisse par la faire, tu te trouveras en présence d'une sorte de crétin, d'une idiote.

—Pardon,—interrompit la marquise,—nous avons dit, au contraire, ma fille et moi, que cette enfant était fort jolie, et avait l'air remarquablement intelligente.

A suivre

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

VOUS SENTEZ-VOUS

Faible et épuisé ? C'est parce que votre sang est impur. Autant s'attendre à ce que la salubrité d'une ville soit parfaite avec de l'eau sale et un drainage défectueux, comme de s'attendre à ce qu'une pièce de mécanique, comme la charpente humaine, soit en bon ordre avec un sang impur circulant même dans les plus petites veines. Savez-vous que chaque goutte de votre sang passe à travers le cœur et les poumons toutes les deux minutes et demie ; et que, sur son passage, elle fait les os, les muscles, la cervelle, les nerfs et les autres solides et les autres fluides du corps ? Le sang est le grand nutritif, ou, comme l'appelle la Bible,

"La Vie du Corps."

Est-il donc étonnant, alors, que si le sang n'est pas pur et parfait dans ses vaisseaux, vous souffriez d'aussi indescriptibles symptômes ?

La Salsepareille d'Ayer est à cent coudées au dessus de tout autre Altératif et de toutes autres Médecines pour le Sang. Comme preuves, lisez ces témoignages dignes de confiance :

G. C. Brock, de Lowell, Mass., dit : "Pendant les 25 dernières années j'ai vendu de la Salsepareille d'Ayer. Dans mon opinion, les meilleurs ingrédients pour la guérison de toutes les maladies provenant de l'impureté du sang sont contenus dans cette médecine."

Le Dr. Eugène I. Hill, 381 Sixth Ave., New-York, dit : "Comme épurateur du sang et régénérateur du système, je n'ai jamais rien trouvé qui égale la Salsepareille d'Ayer. Elle donne entière satisfaction."

La Salsepareille d'Ayer prouve également son efficacité dans toutes les formes de la Scrofule, de Furoncles, de Boutons rouges, d'Eczémas, d'Humeurs, de Lumbago, de Catharre, &c. ; et est, conséquemment la meilleure

Médecine de Printemps et de Famille

en usage. "Elle les surpasse du tout au tout," dit Mr. Cutler, de Cutler Brothers, Boston, "par la quantité des ventes."

Ayer's Sarsaparilla,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. Prix, \$1 ; six flacons, \$6. Valant \$6 le flacon.

CHOSSES ET AUTRES

—Prendre soin de ses instruments aratoires, est un moyen de ne pas s'appauvrir. On les fait durer bien plus longtemps, et ils fonctionnent mieux et plus facilement quand on s'en sert.

—L'année 1892 sera le 26^e anniversaire de la Confédération canadienne, le 50^e anniversaire de l'établissement du gouvernement responsable en ce pays, le 100^e anniversaire de la convocation des premiers parlements du Haut et du Bas-Canada, le 250^e anniversaire de la fondation de Montréal et enfin le 400^e anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

—Un jour, une jeune négresse, chargée d'un panier d'œufs qu'elle portait au marché, est violemment heurtée par un Espagnol. Le panier tombe, les œufs sont brisés ; la pauvre esclave se désole et pleure....

Le Père Claver passait en ce moment ; il s'approche d'elle pour la consoler :

—Eh ! ma pauvre enfant, qu'y a-t-il ? Pourquoi pleurez-vous tant ?...

—Voyez, mon Père, voyez, s'écrie-t-elle en montrant son désastre.... Et c'était là tout mon bien !

—Ma fille, dit doucement le bon Père, remettez ces œufs dans votre panier, et ne pleurez plus.

En disant ces paroles, raconte son historien, il touchait les œufs du bout de son bâton les uns après les autres, et à mesure que le bâton les touchait, les œufs redevenaient aussi entiers qu'auparavant. L'esclave les ramassait, croyant rêver. Quand elle eut fini, elle se retourna pour remercier le "bon Père" ; il avait disparu.

Tous ceux qui s'étaient rassemblés autour de la négresse restaient dans la stupeur. On se regardait, on regardait ces œufs tout à l'heure brisés, leur contenu sur le sol, et maintenant remis dans leur état naturel ; on regardait la place qu'ils couvraient à terre, ne portant nulle trace de l'accident.

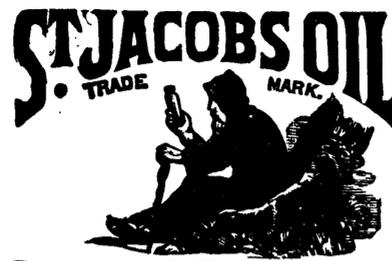
AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolir les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

"Il y a quatre ans, écrit le colonel David Wyle, de Brockville, Ont., en mai 1888, j'avais une attaque de rhumatisme et je ne pouvais me tenir debout. Les douleurs étaient exaspérantes. J'ai été sciatifié et purgé suivant les règles de l'art, mais sans aucun résultat. On me conseilla d'essayer l'Huile de St Jacob : ce que j'ai fait. Je ne fis frictionner les hanches et les envelopper d'une flanelle imbibée de ce remède. Le matin j'étais capable de marcher sans éprouver de douleur"

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS.
LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS
1611, RUE NOTRE-DAME
Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature, ardoises de fantaisie, objets de piété, blancs d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT : RHUMATISME

NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO,
DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX
MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS
MAUX DE GORGE
ENROUEMENT, ENGELURES,
ENTORSES, FOULURES,
CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.
THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

Banque Ville - Marie

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS ET DEMI pour cent (3½ p.c.), payable le PREMIER jour de JUIN prochain, a été déclaré pour le semestre courant, sur le capital versé de cette institution.

Les livres de transport seront en conséquence fermés du 20 au 30 mai inclusivement. Avis est aussi donné que l'assemblée générale annuelle des actionnaires de la dite banque aura lieu en son bureau principal à Montréal, MARDI, le SEIZE JUIN prochain, à midi.

Par ordre du bureau de direction.

U. GARAND.
Caissier.

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 51

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS-ET-DEMI [3½] pour cent, sur le capital payé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant et sera payable au bureau de la Banque, à Montréal, le et après LUNDI, le 1^{er} JUIN prochain. Les livres de Transport seront fermés du 18 au 31 Mai, inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau de la Banque, mercredi, le dix-sept Juin prochain, à une heure p. m.

Par ordre du Bureau.

A. D. MARTIGNY,
Dir.-Gérant.

Montréal, 18 avril 1891.



A pamphlet of information and abstract of the laws, showing How to Obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free. Address MUNN & CO. 361 Broadway, New York.

MAISONS RECOMMANDÉES

RIMOUSKI

Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro

QUEBEC

Magasin du Louvre, COTE & FAGUY
Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

TROIS-RIVIERES

N. E. MORISSETTE, 148, rue Notre-Dame
Tapis, Merinos à Soutane, etc

HOTEL DUFRESNE

JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

SOREL

HOTEL BRUNSWICK, J. Fish, Prop

MONTREAL

RESTAURANT OCCIDENTAL

121, rue Vitré, Montréal

GEORGES CHARTRAND

1634, Notre-Dame
Repas à toutes heures.—Vins, liqueurs, cigars de choix, etc., etc.

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER
Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.
J. P. MARTEL, Prop.
Montréal

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 — RUE SAINT-JACQUES — 180

Edifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,

ARCHITECTE
Successor de feu Victor Bourgeau
12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,

Architecte et Mesureur
897, RUE STE-CATHERINE
Entre les rues Delorimier et Parthenais
Montréal

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal
Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

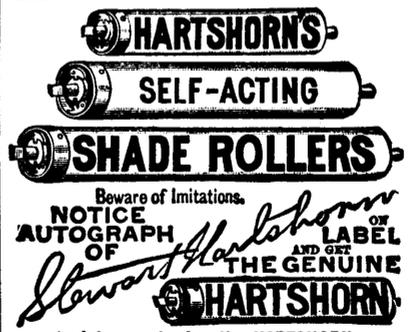
J. B. RESTER & Fils,

ARCHITECTES
Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial
107, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

ÉCOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.
E. LEFEUNTIN,
Artiste-peintre,
No 62, rue St-Jacques, Montréal



Beware of imitations.
NOTICE
AUTOGRAF
OF
THE GENUINE
HARTSHORN
Insist upon having the HARTSHORN.
SOLD BY ALL DEALERS.
Factory, Toronto, Ont.

Colonne Carsley

Costumes de Collège

Nous gardons un assortiment des costumes portés dans les différents collèges anglais et français de Montréal ; ils sont faits par tailleurs.

S. CARSLEY.

Rue Notre-Dame

COSTUMES D'ENFANTS D'ÉCOLE !

Habilllements en tweed fort pour enfants d'école.
Habilllements en tweed Halifax, grand assortiment, se lavent comme de la flanelle.

S. CARSLEY.

Rue Notre-Dame

COSTUMES PREMIÈRE COMMUNION

Costumes de première communion, cinq patrons. Le plus grand assortiment de la ville. La meilleure valeur qui ait jamais été offerte.

S. CARSLEY.

Rue Notre-Dame

COSTUMES ETON ! !

Assortiment complet de costumes Eton, avec parties de trois différents patrons. Egales sous tous rapports à ceux faits par tailleurs et à environ la moitié du prix.

Bons pantalons en tweed Halifax
Bons pantalons en tweed Halifax
Bons pantalons en tweed Halifax

Depuis 75 cts
Depuis 75 cts
Depuis 75 cts

S. CARSLEY.

Rue Notre-Dame

ARTICLES POUR HOMMES ! !

Imperméables pour hommes
Imperméables pour hommes
Imperméables pour hommes

Couverts avec le meilleur tweed écossais, doublures de fantaisie, avec coutures ; collette de 24 pouces de longueur avec et sans manches. Prix les plus raisonnables.

S. CARSLEY.

Rue Notre-Dame

IMPERMEABLES POUR HOMMES

Couverts en cheviot carreaux de fantaisie, etc., etc.

S. CARSLEY.

Rue Notre-Dame

PARDESSUS DE PRINTEMPS ! !

POUR HOMMES

Tous légers, en serges foncées en diagonal et drap venitien. Le meilleur fini. Coupe garantie et à des prix raisonnables.

S. CARSLEY.

Rue Notre-Dame

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
Qui coudra avec douceur,
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

S. CARSLEY

Nos 1765, 1767, 1769, 1771, 1773, 1775 et 1777
NOTRE-DAME, MONTREAL
Tel. Bell 2 20, Fédéral 555.

LE
TOUR DU MONDE

POUR

\$600

Repas et Cabines compris

VIA

PACIFIQUE
CANADIEN

LE VAPEUR

"L'empress of China"

Partira de Liverpool vers le 15 Juin 1891,
arrêtera à :

Espagne Italie Egypte
Ceylon Chine Japon

Et définitivement à VANCOUVER où les pas-
sagers prendront le Pacifique Canadien

Pour tout autre renseignement et avis,
s'adresser à quelques agents du Pacifique
Canadien, ou à

D. McNICHOLL,

Agent Gén. des Pass.

Wm F. EGG,

Agent des passagers du District, Montréal

LAURENT LAFORGE & BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos
HARDMAN, de N.Y., et MANHALL &
WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix
de PIANOS et ORGUES fabriqués en Can-
ada.

Catalogues expédiés sur demande. Ac-
cords et réparations faits à ordre.
Une visite est sollicitée aux salies

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

A. HURTEAU & FRÈRES

MARCHANDS DE BOIS DE SOULAGE

22, rue Sanguinet, Montréal

COIN des rues Sanguinet et
Dorchester, Téléphone
Bassin Wellington, en face des
Bureaux du Grand-Trois
Téléphone 140

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET ÉVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées

GUÉRISON PROMPTE

DES

REUMES ET DES BRONCHITES

PAR LE

SIRAP DE TÉRÉBENTHINE.

N. B.—Demandez-le toujours comme
un Sirap de Térébenthine du Docteur
Lavolette.

En vente chez tous les pharmaciens.

50 cts le Flacon.



GIANT FOOD

Quand tous les autres
REMÈDES
Auront faillis de reconstituer
VOTRE SANTÉ

PRENEZ

L'OXYR
LA NOURRITURE GEANTE

Et soyez assuré d'une Guérison perma-
nente pour la Dispeptie, la consomp-
tion, les scrofules, débilité générale,
les erreurs de jeunesse, etc, etc.

Si votre pharmacien ne l'a pas qu'il
le fasse venir pour vous ou bien

ADRESSEZ

OXYR Ag., Boite 748, Montreal, P. Q.

Boite-échantillon 10c, Boite-régulière 35c, Boite-geante contenant plus
de 119 doses \$1.00.



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du
Beau Mal nous écrivit : " Une de mes amies me
conseilla d'essayer le " Régulateur de la San-
té de la Femme " du Dr J. Larivière de Man-
ville, R. I., et après en avoir pris une bou-
teille sans beaucoup de succès, j'étais déci-
dée de ne plus continuer. Mon amie me con-
seilla de persévérer et avant d'en avoir pris
trois bouteilles je commençai à ressentir un
grand soulagement. Je continuai à en faire
usage et aujourd'hui je suis complètement
guérie. Ce remède est le véritable a.n.i de
la femme." A vendre chez la plupart des
pharmaciens ainsi que mes " Females Por-
ous Plasters " (les seuls emplâtres recom-
mandés par les meilleurs médecins) que
j'envoie aussi par la malle sur réception de
25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,

Agents généraux pour le Canada.

LA
LOTÉRIE
DE LA
PROVINCE DE QUÉBEC

ONZIÈME TIRAGE MENSUEL, LE 13
MAI 1891

3134 LOTS VALANT..... \$52,740
GRAND LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet : \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires à

S. E. LEFEBVRE, Gérant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

G. MANN

ARCHITECTE

New - York Life Building

Chambre 213 et 214.

Tel. Bell 1820.

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué

L.S.L.

COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ÉTAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins
d'éducation et de charité, et ses franchises
déclarées, être parties de la présente Consti-
tution de l'Etat en 1879, par un vote populaire
écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires
ont lieu semi-annuellement (Juin et Décem-
bre) et les Grands Tirages Simples ont lieu
mensuellement, les dix autres mois de l'an-
née. Ces tirages ont lieu en public, à l'Acadé-
mie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

" Nous certifions par les présentes que nous
surveillons les arrangements faits pour les
tirages mensuels et semi-annuels de la Com-
pagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane,
que nous gérons et contrôlons personnel-
lement les tirages nous-mêmes et que tout est
conduit avec honnêteté, franchise et bonne
foi pour tous les intéressés : nous autorisons
la Compagnie à se servir de ce certificat, avec
des fac-simile de nos signatures attachés dans
ses annonces.

Edw. J. ...

J. J. Early

Commissaires
Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers
palerons tous les prix gagnés aux Loteries de
l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à
nos caisses.

R. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lemaux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE
ORLÉANS.

MARDI, 12 MAI 1891

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 BILLETTS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 sont.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900

\$134 prix se montant à..... \$1,054,80

PRIX DES BILLETTS :

Billets complets, \$20 ; Demi, \$10 ; Quarts, \$5
Dixièmes \$2 ; Vingtièmes \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents de-
mandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par
l'Express à nos frais pour tout envoi de pas
moins de cinq piastres, pour lesquelles nous
palerons tous les frais et nous payons tous
les frais d'Express. BILLETTS et LISTES
DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez :

PAUL C. CONRAD,

NOUVELLE-ORLÉANS, La

Donnez l'adresse complète et faites la signa-
ture lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi
prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les
Loteries, nous nous servons des Compagnies
d'Express pour répondre à nos correspon-
dants et pour envoyer les listes de prix, jus-
qu'à ce que les tribunaux aient décidé la
question de NOS DROITS COMME INSTI-
TUTION DE L'ÉTAT.

Les autorités postales, cependant, continue-
ront à délivrer toutes les lettres ORDI-
NAIRES adressées à Paul Conrad, mais non
les lettres CHARGERS à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la
Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme
partie de la constitution de l'Etat de la Loui-
siane et qui a été déclarée par la Cour Su-
prême des E.-U. un contrat avec l'Etat de
la Louisiane et une partie de la constitution
de cet Etat, n'expire que le premier Jan-
vier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui
s'est assemblée le 10 de juillet cette année, a
ordonné qu'un amendement à la constitu-
tion de l'Etat soit soumis au peuple, à une
élection qui aura lieu en 1892, amendement
destiné à prolonger la charte de la Com-
pagnie de la Loterie de l'Etat de la Loui-
siane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-
sept.

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,105,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

24 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELIEAR LAMONTAGNE

JOSEPH CORBEIL

Voitures d'Enfants !

EnJONC AMBOU, etc., depuis \$6.50
à \$30.—50 différents modèles



Aussi le plus grand choix de MEUBLES de
la Puissance. Escompte spécial accordé aux
acheteurs hors Montréal.

RENAUD, KING & PATERSON

Meubles et Literies

652, RUE CRAIG, MONTREAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicate et rafraichis-
sante. Elle entretient le scalp en bonne santé,
empêche les peaux mortes et excite la pousse
Excellent article de toilette pour la cheve-
lure. Indispensable pour les familles. 25 cts
la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien.

Saint-Nicolas, journal illustré pour gar-
çons et filles, paraissant le
vendredi de chaque semaine. Les abonnements
partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris
et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10
fr. ; Union postale, un an 20 fr. ; six mois :
12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Dela-
grave, 14, rue Soufflot, Paris (France)

ANNONCE DE John Murphy & Cie

— POUR LA —

PREMIERE COMMUNION

RUBANS BLANCS
Dans tous les largeurs

GANTS BLANCS

en kid, en soie, en coton, etc., dans toutes les grandeurs.

BAS BLANCS

en fil, en soie, en cachemire, etc., etc., dans toutes les grandeurs et styles.

VOILES ! VOILES !

Voiles de première communion faits sur commande, dans tous les dessins possibles, à des prix très bas.

Pour article de première communion, venez directement chez

JOHN MURPHY & CIE

NOS PASSEMENTERIES

Notre importation de Passementeries est immense; nous les avons en or, en argent, en acier, en soie, en mohair, dans tous les patrons possibles.

Une grande variété à très bas prix de

Collets perlés Médecin
Manches en perles

JOHN MURPHY & CIE

Sole des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Ball Tel. 2193

Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces. Pour PORT HURON, DETROIT, CHICAGO et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Marsailhou, 20c; Heroine, valse, W. H. Ashley, 20c; Ida, caprice mazurka, Pyllermann, 20c; Marioulette, polka, F. Behr, 20c; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst, 20c; Bacc Course, galop, C.-D. Blake, 20c; Marche Fantastique, A. Latour, 15c; Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c; Chantauqua lake, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. Yox,
1898 rue Sainte-Catherine.

GRANDE REOUVERTURE DE L'ancien Magasin I. A. BEAUVAIS

2048, rue Notre-Dame, près du Carré Oubolles

Avec un assortiment complet de TWEEDS, SERGES, HARDES FAITES, CHAPEAUX, MERINOS, etc., etc. Le tout devant être vendu à 50 dans la piastre pour faire place à notre importation du printemps. Venez voir nos prix et vous serez convaincus de nos avances.

DUPUIS LANOIX & CIE

Marchands-Tailleurs, 2048, rue Notre-Dame, près du Carré Oubolles

14919



L'embonpoint, le confort et la bonne santé sont largement fournis par l'usage du

Johnston's Fluid Beef

C'est un breuvage fortifiant sans égal.

Nouveautés du Printemps !!

J.P. Bourdeau

IMPORTATEUR des célèbres Chapeaux Marsland & Co., Christy & Co., Woodrow, Sutton & Tarkington, Lincoln & Bennett, etc.—97, RUE ST-LAURENT

COOKS FRIEND BAKING POWDER

DE

M. D. McLAREN

La Meilleure en usage

LA SURDITÉ

GUERI CHEZ SOI

Un opuscule en Français décrivant la manière de se guérir soi-même et sans secours étranger de la surdité et de bruits d'oreilles. Le Rév. D. H. W. Harlock, du Presbytère écrit: "Faites tout au monde pour employer ce moyen dont la valeur est de premier ordre et qui m'a rendu le service le plus signalé." Franco 10 centins.—M. Raymond & Cie., éditeurs, 36, rue des Martyrs, Paris (France).

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,091,983 37
Sécurité pour les assurés..... 1,916,188 39

BUREAU A MONTREAL, 124 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE,
Agent du département français.

J. H. BOUTH & Co.,
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICIAUX

DE

DR V. PERRALUT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 centes). ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache, P. Q.

THIS PAPER may be found on the 20th Dec. 9. Publishing House 124 Rue St-Jacques Montreal

SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE

du Dr NEY



Pour le soulagement et la guérison de l'Asthme, de la Bronchite, du Catarrhe, du Croup, etc.

Après une expérience de nombre d'années chez une foule de personnes, le SPECIFIQUE DU Dr NEY est offert au public en toute confiance. Les mérites de cette excellente préparation sont attestés par de nombreux témoignages. Faute d'espace, nous ne donnons que quelques extraits de deux de ces attestations.

La Rev. Sœur A. Boire, de l'Hôpital Général de St-Boniface, Manitoba, dit:

"... Quant à l'effet de votre Spécifique Anti-asthmatic, je crois qu'il vaut ce qu'il promet. S'il ne guérit pas toujours, il soulage infailliblement."

St-Boniface, 8 juin 1887. Sœur A. Boire.

Le Dr G. Desrosiers écrit, 15 nov. 1890:

"J'ai fait usage du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU Dr NEY dans plusieurs cas d'asthme avec très bon succès. J'ai eu un cas particulièrement grave dans la personne d'un vieillard de 72 ans, asthmatique invétéré depuis 12 à 15 ans. Cet homme était tellement mal, qu'il craignait la suffocation. Je lui fis aspirer la fumée du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU Dr NEY, et aussitôt la respiration reprit son cours régulier. Il y a de cela plusieurs semaines, et, d'après ce que j'en sais, sa santé a été excellente depuis cette époque. Je n'ai donc qu'à me louer de l'usage de cette excellente préparation."

St-Périx de Valois, G. DESROSIERES, M. D.

Vendu par tous les pharmaciens en boîtes de 50 cts et de \$1.00.

Franco par la maille sur réception du prix.

SEUL PROPRIETAIRE

L. ROBITAILLE, Pharmacien
JOLYETTE, P. Q.



And ELECTRIC SUSPENSORY APPLIANCES are Sent on 90 Days Trial

TO MEN (young or old) suffering with NERVOUS DEBILITY, LOSS OF VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING, WAKENESS, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Quick and Complete Restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD. Also for RHEUMATISM, all KIDNEY TROUBLES and many other diseases. THE BEST ELECTRIC APPLIANCES ON EARTH. Full particulars sent in plain English on request. Address

VOLTIC BELT CO., Marshall, Mich.

LES AMERS INDIGENES!

Le plus économique en même temps que le plus efficace tonique stomacal et digestif.

Les AMERS INDIGENES doivent leur popularité aux plus importantes qualités que peut avoir une préparation médicamenteuse; une efficacité toujours certaine, l'absence de tout principe dangereux, et la modicité du prix.

Les AMERS INDIGENES sont une combinaison préparée dans des proportions rigoureuses, d'un grand nombre de racines et d'écorces les plus précieuses par leurs vertus médicinales, toniques, stomachiques, digestives et carminatives.

Les MAUX DE TÊTE, ETOURDISSEMENT, NAUSEES, MALAISE GÉNÉRAL, sont le plus souvent la suite de dérangement de l'estomac, et dans ce cas, les AMERS INDIGENES ne manquent jamais d'apporter un soulagement prompt, et le plus souvent, une guérison certaine.

Les AMERS INDIGENES se vendent en détail dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en boîtes de 25 cts. seulement, contenant ce qu'il faut pour 3 ou 4 bouteilles de 3 demiards.

S. LACHANCE,
PROPRIETAIRE,

1538 ET 1540 RUE STE-CATHERINE,
MONTREAL

BAUME NASAL

NE FAILLIT

SOULAGE, NETTOIE, GUERIT.

Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.

Plusieurs redoutables maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tels que: Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes, ou d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez assés à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payés sur réception du prix (50cts. ou \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE